

# DETECTIVE

LE PLUS GRAND  
HEBDOMADAIRE  
DES FAITS DIVERS

8<sup>e</sup> Année - N<sup>o</sup> 324

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES

10 Janvier 1935

DIRECTEUR :  
Marius LARIQUE



## LE PETIT MÉNAGE

Victime d'un drame spécial, Léon Lijour, dit « Léo », fut découvert, étranglé, dans sa chambre, qu'il avait ornée comme un boudoir.

Lire, pages 2 et 3, les curieuses révélations de notre collaborateur Luc DORNAIN.

# LE PETIT

2 46 428



En venant habiter dans cette sombre et provinciale rue Tournefort, le jeune pâtissier Léon Lijour avait certainement recherché l'isolement et la discrétion.



Léon Lijour (à droite) avait habité rue Chevreul une chambre que lui louaient deux de ses compatriotes, les époux Aumaitre (à gauche), concierges de l'immeuble.

Un gosse de quinze ans que l'on avait envoyé aux nouvelles découvrit le corps entièrement nu, jeté en travers du divan. Le gamin n'avait eu qu'à pousser la porte de l'appartement, demeurée entr'ouverte ; du palier, il avait aperçu le cadavre raide et tout blanc qui portait, nouée sous le menton, une ceinture rouge dont le cuir mordait profondément dans les chairs du cou.

La concierge de l'immeuble courut, d'une haleine, au commissariat tout proche. Le commissaire Boris, sans même se lever de son siège, décrocha le récepteur du téléphone.

— Turbigo 92-00 ?... appela-t-il... Passez-moi la Permanence... Allo, c'est vous Moreux ?... Il y a une affaire grave, pour vous, dans mon secteur... 26, rue Tournefort, on vient de trouver un certain Léon Lijour, vingt-sept ans, pâtissier, étranglé dans sa chambre. Bon, vous arrivez... Je vous attends sur les lieux...

Quand il eut longuement examiné le cadavre, l'inspecteur principal Moreux jeta, autour de lui, un rapide regard. Les murs étaient tapissés de papier verdâtre. Une épaisse tenture de velours vert descendait du plafond et encadrait le divan où le corps reposait parmi un amoncellement de coussins aux teintes chaudes : du mauve, du jaune, du rose vif. Dans un autre angle de la pièce, on distinguait une garde-robe abondante : six pardessus, autant de complets et des foulards par douzaines. Le reste de la chambre était encombré de petites tables, de liseuses chargées de bibelots d'un goût précieux et ridicule : des flamants de verre, des coffrets ciselés, des plumes d'oie plantées dans des vases de Chine. Par terre, des carpettes de soie et des poufs. Accrochés aux murs, une multitude de petits cadres.

L'inspecteur principal Moreux entrevit dans les autres pièces un enchevêtrement tout semblable de meubles de tous styles, de bibelots maniérés. Il leva la tête et fixa, un instant, les quatre boules laiteuses d'un lustre autour duquel s'enroulait un serpent d'argent.

Dans ce décor affecté et vieillot comme un boudoir de courtisane, flottait une odeur de crème, de poudre et de musc. Le policier, sans dire mot, consulta des yeux le brélan d'as qu'il avait amené avec lui : le brigadier-chef Goret et les inspecteurs Nouzeilles et Petit.

L'inspecteur Petit rompit le silence.

— Encore une histoire de « tantes » ! dit-il. Il avait résumé, dans ce raccourci un peu brutal, l'opinion de tous les enquêteurs pré-

sents. Et chacun s'empressa d'abonder dans ce sens. La concierge de l'immeuble fut amenée dans la pièce.

— Léon Lijour ne recevait jamais de femmes chez lui, n'est-ce pas ? lui demanda-t-on.

La brave femme, abasourdie, se prit à rougir et balbutia :

— Non, monsieur l'inspecteur, c'était un jeune homme bien doux, bien tranquille ; mais comment vous dire ? il aimait trop la jeunesse, il avait trop d'amis...

Le docteur Paul arriva. Un examen rapide du cadavre lui permit de transformer en certitude les soupçons des policiers. Léon Lijour, durant sa vie, avait été un homosexuel passionné. Si sommaire qu'il fût, un examen médical de ce genre ne pouvait tromper un expert averti. Spontanément, les voisins de la victime vinrent à leur tour appuyer de faits précis les conclusions du médecin légiste. Depuis cinq ans qu'il habitait cet appartement, le jeune pâtissier avait noué, au vu et au su de tous, d'étranges et durables liaisons avec des jeunes gens de son âge. En moins d'une heure, ce point — capital pour l'enquête qui allait suivre — avait été définitivement acquis.

Mais devant ce cadavre nu, raidi, parmi des coussins aux teintes chatoyantes, dans une pose équivoque, une première question se posait. Lijour n'avait-il pas succombé accidentellement au cours d'une crise d'érotisme solitaire ?

Fort avant dans la nuit, le médecin légiste et les policiers se penchèrent sur le cou tuméfié du mort. La sangle de cuir qui broyait la gorge du pâtissier était la ceinture de son propre pantalon, un pantalon de golf qu'on retrouva, en boule, sous le divan, avec sa chemise. Un premier nœud serré au niveau de la glotte, avec violence, avait provoqué, précisa le docteur, une mort quasi instantanée.

Ce nœud mortel aurait pu être l'œuvre de la victime. Mais, par-dessus ce premier nœud, une main qui ne pouvait être qu'une main étrangère avait délicatement composé, avec les deux extrémités de la ceinture, un second nœud en forme de boucle de cravate. Ce détail cynique, tout en démontrant le meurtre, éclairait singulièrement la personnalité de l'assassin. Léon Lijour avait été garrotté par un individu appartenant à son milieu. D'autres constatations devaient suivre.

Tout d'abord, le fait que rien n'avait été volé, l'heure du crime — le jeudi 3 janvier, entre sept et huit heures du soir —, le silence dans lequel le drame s'était déroulé,

la facilité avec laquelle l'étrangleur avait pénétré et était sorti de l'appartement en laissant négligemment la porte entre-baillée, enfin l'état de nudité de la victime et les traces suspectes relevées sur le divan-lit permirent aux enquêteurs de supposer que l'assassin était l'un des compagnons habituels de débauche du pâtissier, connaissant les aîtres de l'immeuble de la rue Tournefort. Quant aux mobiles du meurtre, il ne fallait guère songer qu'à un de ces drames passionnels entre invertis, si fréquents depuis quelques années...

— « Elle » me trompait ; « elle » voulait me quitter. J'ai tiré sur « elle » ! expliquait l'autre semaine, à un juge d'instruction du Havre, un jeune pédéraste, assassin par « amour ».

N'était-ce pas dans cette réponse révoltante et naïve à la fois que pouvait aussi se trouver l'explication du meurtre du pâtissier de la rue Tournefort ? Il avait entretenu de nombreuses et durables liaisons, avaient précisé les voisins. Tout laissait donc croire qu'un des amis de Léon Lijour avait étranglé celui-ci au cours d'une scène de jalousie. Moreux, Goret, Nouzeilles et Petit en étaient convaincus. Et ils se lancèrent sur cette piste décevante.

Décevante et ingrate, dois-je ajouter. Pour aboutir, les quatre enquêteurs devaient remonter, dans le passé du mort, jusqu'au début de son irrésistible et funeste passion. Ils devaient retrouver, interroger et mettre hors de cause, un à un, tous les amis de l'assassiné, jusqu'à ce qu'un détail infime, une parole imprudente leur livrât l'étrangleur. Et, dans le milieu qu'ils allaient explorer, les policiers ne devaient compter ni sur une aide, ni sur une dénonciation, ni sur une indication quelconque venue du dehors. Contrairement à ce qui

se passe dans le milieu des souteneurs et des filles, où les meurtriers sont rapidement identifiés, grâce à des délations bénévoles ou rétribuées, le silence le plus absolu est de règle chez les prostituées mâles. C'est pourquoi les enquêtes sont si longues, si ardues en ces sortes d'affaires. Crimes d'isolés, les crimes d'homosexuels sont le type même du crime secret.

Et l'affaire Lijour, qui n'a pas failli à cette règle immuable, fut aussi un drame secret.

L'enquête, comme il fallait s'y attendre, fut longue et délicate.

Léon Lijour était né, en 1907, à Buxières-les-Mines (Allier). Son père était mineur, les gains du foyer étaient maigres. A peine le petit Léon eut-il obtenu son certificat d'études que son père s'empressa de le placer, à Vichy, dans une boulangerie, comme aide-mitron. Léon n'avait pas quinze ans.

L'un des compagnons de travail du jeune Lijour, à cette époque, a fourni aux enquêteurs de bien curieux détails. Esprit intelligent et éveillé, en dépit du rude labeur qu'il devait fournir, douze heures par jour autour du pétrin, Lijour passait une partie de ses heures de repos à « dévorer » toute une littérature spéciale. Livres légers d'abord, puis, autant que le lui permirent ses minces pourboires, il se passionna pour la littérature homosexuelle.

A seize ans, le jeune Léon avait une âme de misogyne. Il aimait à se poudrer, il était coquet, il avait des allures de petite fille, il fréquentait des garçons coiffeurs pour obtenir, gratuitement, de temps en temps, une ondulation de cheveux qu'il n'aurait pu s'offrir à deniers comptants.

Et, un jour qu'il avait suivi, dans un ténébreux quatrième, un garçon coiffeur, celui-ci, l'ayant brutalement aveuglé avec la mousse



Léon Lijour

Un lustre fait de boules laiteuses, autour desquelles ondulait un serpent, dominait cette chambre, où Léon Lijour, poudré et pomponné, aimait à recevoir ses « amis », jusqu'au jour où l'un d'eux — très probablement — l'étrangla sur son divan arrangé avec un goût de courtisane.

# MÉNAGE

savonneuse d'un shampooing, abusa de lui par violence. Le jeune Léon ne protesta pas, et revint même régulièrement chez l'odieux personnage. Le vice masculin commençait en lui ses premiers ravages.

Mais Léon Lijour savait habilement dissimuler ses déchéances. Ni les siens, qui lui rendaient alors de fréquentes visites, ni ses patrons successifs ne s'aperçurent des instincts canailles qui naissaient en lui.

Son service militaire accompli, Léon Lijour décida de venir travailler à Paris. C'était à la fin de 1928. Il trouva de l'emploi, 116, rue de Tocqueville, à la boulangerie Boutron. Ouvrier consciencieux et propre, il était devenu, l'an dernier, chef pâtissier dans cette même maison et, là non plus, on ne devina jamais la double vie qu'il menait, cette fois sans retenue.

Son vice l'avait repris tout entier. Il habita d'abord, 4, rue Chevreul, près de la place de la Nation, dans une petite chambre que lui louaient deux de ses compatriotes, les époux Aumâtre, concierges de l'immeuble.

— Nous l'aimions un peu comme notre fils, m'a confié Mme Aumâtre, et nous l'invitions très souvent à notre table. Nous le « chînions » fréquemment au sujet des femmes, car il semblait en avoir peur et jamais nous ne lui avions connu un « béguin ». Par contre, il était constamment avec des amis qu'il amenait chez lui. Au début nous n'y voyions pas malice. Mais un jour qu'un de ses « amis » prenait le café chez nous, avec lui, mon mari ayant offert une cigarette à cet « ami », Léon s'interposa, interdisant à son camarade de fumer, et cela en des termes qui nous ouvrirent les yeux sur le genre d'« amitié » qu'ils entretenaient. Je ne pus même m'empêcher de remarquer : « Mais alors, c'est ta « petite femme » ? Il ne me répondit rien.

— Changeait-il souvent de compagnon de chambre ?

— Non. Ses « amitiés » étaient durables, et je ne me souviens guère que d'un certain Marcel, qui était valet de chambre, aux Halles, et d'un petit gringalet, nommé Maurice, auquel il portait un intérêt particulier. Léon, à cette époque, gagnait peu. Dès que ses ressources augmentèrent, il s'empressa de louer un appartement, rue Tournefort, à la fin de 1929. Pauvre garçon ! Il est encore venu nous voir l'avant-veille de Noël et la dernière lettre qu'il a écrite a été pour nous. C'est une carte de Bonne Année, postée à 12 h. 15, jeudi, cinq heures avant son assassinat !

Et des larmes montent aux yeux de Mme Aumâtre. Mais si cette brave dame mit plusieurs mois avant de s'apercevoir des curieuses habitudes de son compatriote, Mme Ollivier, concierge du 26, rue Tournefort, dès les premières semaines, constata les mœurs étranges de son nouveau locataire.

— Une nuit, m'a dit Mme Ollivier, je fus réveillée, vers les deux heures du matin, par des coups violents frappés à la porte de la rue. Je me levai. C'était l'« ami » de M. Lijour. Comme je m'étonnais de le voir lui rendre visite à cette heure indue, il me répondit : « Mais vous savez bien que je passe toutes les nuits chez lui ».

— Ne recevait-il pas, parfois, plusieurs jeunes gens ensemble ?

— Si, chaque samedi soir, en 1930 et 1931, ils venaient « à trois ou quatre », et ils passaient la nuit ensemble. Heureusement, le scandale était limité : ils ne faisaient aucun bruit. Au fond, M. Lijour était un locataire tranquille et ce qui se passait chez lui ne nous intéressait pas.

Mais, en 1932, une profonde modification s'opéra dans la vie du pâtissier. Au cours d'une soirée au Théâtre de l'Humour, Léon

Lijour fit la connaissance d'un danseur de ce théâtre, Marcel Lebas, un beau garçon de vingt-cinq ans, aux cheveux bruns, aux formes athlétiques. L'artiste, lui aussi, avait un penchant inné pour les jeunes gens de son sexe. Nous sommes ici sur un terrain brûlant, mais on ne peut comparer cette rencontre du Théâtre de l'Humour qu'à celle de la femme qui découvre, au hasard d'une promenade, l'homme avec lequel elle rêvait de s'unir.

Je ne sais si j'ai poussé trop loin cette comparaison, mais il faut bien constater — les faits le prouvent — que la rencontre fortuite de Lijour et de Lebas se termina, elle aussi, par une « mise en ménage ».

Soumis et caressant, Léon Lijour installa aussitôt, rue Tournefort, son nouvel ami. Lui qui avait loué cet appartement dans un immeuble vieillot du tortueux quartier Mouffetard — l'ancien quartier des truands et des ribaudes parmi lesquels vécut François Villon — pour se trouver sans cesse au milieu de la jeunesse turbulente et paillardarde de ce temps, abandonna toutes ses précédentes liaisons. Comme une jeune épouse, Léon Lijour, devenu « la belle Léo » pour son ami Marcel, s'attacha à transformer son appartement en une garçonnière un peu trop affêtée. Il dépensa, à le meubler, à le parer, à le ouater, avec le goût tapageur et décadent qui est de mode chez les femmes du demi-monde, des trésors de patience et d'ingéniosité ; il engloutit, dans les flamants de verre, les lustres, les tapis et la soie, toutes ses petites économies. Cette hallucinante union prolongea, durant des années, aux yeux des voisins effarés, une lune de miel qui semblait ne devoir jamais finir. Qu'on ne croie pas que j'exagère. Tout cela est consigné dans les dossiers du commissaire Guillaume ; tout cela se retrouve, avec des détails impossibles à relater ici, dans les dépositions des voisins d'étages et des vis-à-vis d'immeuble du couple Lijour-Lebas. Les époux Métayer, Mme Grandmoulin, les époux Ollivier, les nouveaux concierges et dix autres locataires du 26 rue Tournefort en ont témoigné dans autant de rapports. Qui n'a pas vu, rue Tournefort, les deux jeunes gens s'embrasser à la fenêtre, comme les amoureux de Murger ? Qui ne les a pas vus s'en aller faire ensemble leur marché, en se donnant la main ? Et qui pouvait ignorer que le poste de T. S. F. étour-

Lebas (ci-dessous) mettait en garde son « ami » contre les mauvaises rencontres.



Musiciana Spectacles présente  
**LE FORMIDABLE SUCCES**  
300 REPRESENTATIONS A PARIS

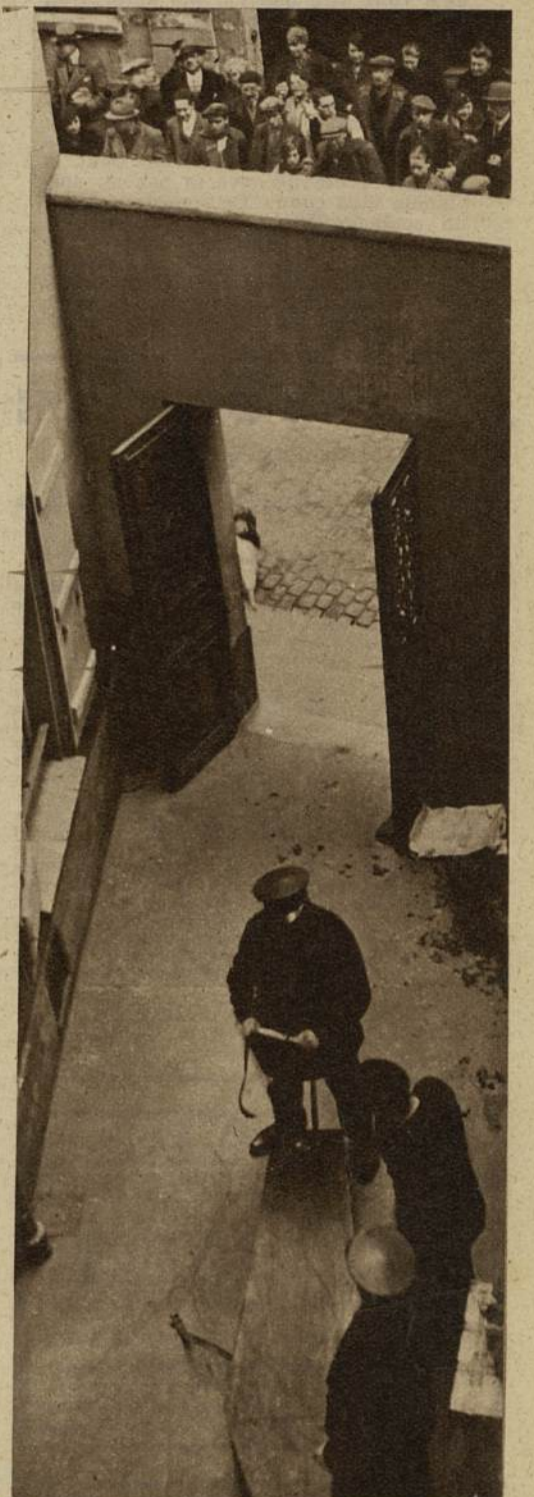


**Au Pays des Femmes Nues**  
(NAKED WOMEN'S LAND)

C'est à Orléans, où il jouait, que Marcel Lebas apprit la mort de Lijour.



Mme Barathon (ci-dessus) ne s'était jamais douté de l'étrange vie de son cousin.



En présence d'une foule curieuse, le corps de Lijour quitte la maison du crime.

dissant que Lijour avait fait installer près de sa fenêtre était destiné à noyer dans des airs d'opérettes, par les chauds soirs d'été, l'éclat de leurs caresses ?

Cependant, hors du quartier Mouffetard, le scandale de ce petit ménage était soigneusement caché. Et quand Mme Henriette Barathon, infirmière à l'hôpital Tenon, et cousine de Lijour, quand Mme Bobey, chez laquelle le pâtissier déjeunait fréquemment, affirmèrent qu'elles ne soupçonnèrent jamais que leur ami cachait la double et perverse personnalité de la « belle Léo », il faut les croire. Cette étrange et double vie eût sans doute duré bien longtemps encore, si...

Si Marcel Lebas, dont le talent de danseur et chanteur humoriste grandissait, n'avait été remarqué, un soir, au Moulin Bleu, par un impresario de tournées théâtrales en province, qui s'attacha, sans peine, le jeune artiste.

Dès juin 1933, Marcel Lebas se mit à parcourir, presque sans relâche, les « scènes à côté » des villes de province.

Ses absences se prolongeaient, parfois, des mois entiers. Ce n'est pas sans une certaine appréhension pour leur commun bonheur que l'artiste accepta cette vie errante. Presque chaque soir, il adressait à sa « belle Léo » une longue lettre pleine de serments et de prudents conseils.

On retrouva même, on le sait, plusieurs de ces lettres, sous la porte de Lijour, lorsque le petit mitron envoyé aux nouvelles découvrit son cadavre. « Méfie-toi ! Méfie-toi », répétait l'artiste au pâtissier. Que redoutait-il donc pour son ami ? Que savait-il ?

Livré à lui-même de longues semaines, désemparé comme une femme abandonnée. Léon Lijour, lorsqu'il fut seul, hanta, le soir, les bals de la Montagne-Sainte-Genève, croyant se griser de valses et d'alcool. Il n'osait pas s'avouer, au fond, qu'il y venait chercher un compagnon de lit, pour son hodoir aux verbes tentures. Puis, Lijour, ayant épuisé les ressources canailles des bals de la Montagne, poussa jusqu'à un bar spécial du boulevard Montparnasse. Il fréquenta bientôt un music-hall voisin de ce même boulevard et, de là, passa dans le promenoir d'autres musics-halls des Boulevards. L'affaire du Palace le chassa du coin désormais maudit. Il émigra dans une célèbre salle de spectacle voisine de la République. C'est là qu'il rencontra « Loulou » pour lequel, en cachette de Lebas, il nourrit bientôt une passion forcée. Nous n'osons point parler d'adultère, et, pourtant,

« Loulou » fut choyé et aimé comme un amant. A deux reprises, Lijour l'emmena passer un mois de vacances dans un coin tranquille du centre de la France, à Vichy en 1933, à Beaune en 1934.

Les enquêteurs ont retrouvé « Loulou ». Ils voyaient en lui le jaloux possible. Mais « Loulou » avait, lui aussi, un alibi inattaquable. Si Lebas était à Nice, le jeudi 3 février, où il jouait dans une opérette : *Au Pays des Femmes nues*, « Loulou », lui, le même jour, était à Grenoble. Il fallait donc chercher ailleurs.

Mais « Loulou » apportait aux policiers des révélations qui bouleversaient toutes les données du drame. Aussi bavard qu'impudent, « Loulou » raconta par le menu ses soirées de plaisirs rue Tournefort. Un détail frappa les enquêteurs. Léon Lijour aimait se mettre nu, en bas de sport, pour se faire nouer, au cou, au bras, au torse et aux cuisses, des faiveurs, des ficelles, voire même sa ceinture. Désormais, le drame s'éclaircit. Cette sangle de cuir qui avait étranglé Lijour, sans que celui-ci eût seulement paru esquiver un geste de défense, c'était lui qui se l'était faite nouer, autour du cou, par son compagnon d'un soir. Ainsi s'expliquait cette mort foudroyante — due peut-être à un accident et non plus à un crime — et cette inexplicable boucle de cravate formée par-dessus le nœud mortel. N'était-il pas infiniment plus logique, maintenant, de supposer que le meurtrier, affolé par un acte qu'il n'avait pas voulu commettre, s'était enfui, muet de terreur, sans rien voler, sans même refermer la porte ?

Mais qui est venu chez « la belle Léo », le jeudi soir ? Dans quel palace le jeune pâtissier a-t-il racolé celui qui allait lui donner une caresse de mort ? Drame d'homosexuel, drame d'isolé, drame secret. On n'a jamais retrouvé le jeune homme aux ongles vernis qui assomma, à coups de canne, l'écrivain Alex Scoufi, à son domicile de la rue de Rome. On ne tient encore que l'ombre du marin qui matraqua Oscar Dufrenne. Connaîtra-t-on jamais le nom du bel ami qui garrotta Lijour, sur sa demande, au cours d'une de ces abjectes crises d'érotisme dont le honteux éclat se manifeste — hélas ! — de plus en plus fréquemment dans toutes les classes de la société ?

Luc DORNAIN.

Reportage photographique « Délective »  
MARCEL CARRIÈRE

## MAUX D'ESTOMAC & CONSTIPATION

Soulagé en quelques jours à 76 ans Monsieur V. H., d'Amiens (Somme), qui a fait un essai de la Poudre Maclean, a été agréablement surpris des résultats obtenus et voici ses propres paroles : « Je souffre de l'estomac depuis 30 ans et de la constipation depuis toujours. J'ai fait usage de bien des remèdes et vu mon âge (76 ans) je ne croyais à aucune guérison possible. Cependant, j'ai voulu essayer la Poudre Maclean et je dois vous dire que j'ai été surpris du soulagement qui s'est manifesté quelques jours après. J'étais obligé de me lever toutes les nuits pour prendre de la poudre et maintenant je ne me lève plus et je vais à la selle tous les jours. » Il est donc dans l'intérêt de tous ceux qui souffrent de troubles gastriques d'essayer la Poudre Maclean dont la formule a été découverte par un spécialiste bien connu. Ce remède procure un soulagement marqué et immédiat dans les cas d'acidité, aérophygie, digestions difficiles et même ulcères. Demandez immédiatement à votre pharmacien un flacon de Poudre Maclean portant la signature ALEX-C-MACLEAN

## ETES-VOUS NÉ sous une Mauvaise Etoile

GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Ecrivez-lui vos nom, prénoms, (Monsieur, Madame ou Mademoiselle), date de naissance et adresse; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.



Professeur OX, Service 257 D  
1, avenue Pilaudo, Asnières (Seine).

**ÉCOULEMENTS**  
**BLENNORRAGIE - CYSTITES - PROSTATITE**  
guéris radicalement et rapidement par  
**PAGÉOL**  
le plus puissant antiseptique urinaire,  
évite toutes complications, supprime la douleur.  
(Communication à l'Académie de Médecine)  
CHATELAIN, 1, R. de Valenciennes, Paris, et tous pharm.  
La boîte 10 fr., 1<sup>re</sup> 16 50. La triple boîte, 1<sup>re</sup> 36 20



Madame,

Ce délicieux sweater, exécuté en laine de la marque « Aux fuseaux d'Or », avec laquelle nous avons d'importants marchés, vous reviendra à 15 francs (six pelotes laine supérieure à 2 fr. 50 l'une).

Adresser cette somme, en indiquant la teinte désirée, ou demander l'envoi contre remboursement (1 fr. de frais supplémentaires), à DÉTECTIVE, 35, rue Madame, à Paris.

A chaque envoi, il sera joint une explication détaillée, vous permettant d'exécuter ce sweater même si vous ne savez pas tricoter, ainsi qu'un catalogue général de laines et soies.

**16 fr. BONNE MONTRE**  
**25 Extra plate**  
En Chromé inaltérable... 19 frs  
Bracelet forme ronde, homme ou dame... 25 frs  
forme allongée homme ou dame 32 frs  
Envoi contre remboursement, Echange admis.  
EV JAMS Morteau près Besançon

## LA TERREUR DES HOMMES ET LA SEXOLOGIE

S'il est une chose dont l'homme a peur, c'est bien de constater sur sa personne la venue des signes avant-coureurs de la vieillesse, et le plus terrible d'entre tous l'impuissance. Nous tenons à signaler à ce sujet l'ouvrage du professeur Magnus Hirschfeld, un des grands maîtres de l'hormonothérapie, où il démontre que l'impuissance n'est nullement une maladie, mais la conséquence d'un certain degré d'affaiblissement. Puis il expose en termes faciles à comprendre la fameuse théorie des hormones et leur merveilleuse propriété rajeunissante.

Il faudrait également citer « in extenso » toutes ces pages où le professeur Hirschfeld étudie dans ses détails intimes et avec cette franchise déconcertante qui lui est propre, les problèmes de la sexologie et leur rapport avec le contentement mutuel des époux. A lui seul ce chapitre est un monument de la science sexologique.

Dans la dernière partie de cet opuscule, consacrée aux études cliniques, le lecteur revivra la joie de ces hommes qui, au cours d'une cure de Perles Titus, ont vu leur force remonter doucement et régulièrement, et cela sans que l'organisme enregistre la moindre fatigue dans n'importe lequel de ses organes.

Pour terminer, nous signalons qu'à titre de propagande, cette étude documentaire, avec de nombreuses planches en couleurs, est envoyée en ce moment à titre entièrement gratuit et sous pli discret.

Ecrire à l'Institut d'Hormonothérapie, 164, boulevard Haussmann, Paris, en demandant l'étude documentaire N° 755.

## UN FONCTIONNAIRE SATISFAIT

Monsieur André, employé à l'Administration des Douanes, se félicite d'avoir usé de la recette suivante que tout le monde peut préparer facilement chez soi et grâce à laquelle ses cheveux ont retrouvé leur couleur naturelle alors qu'ils étaient complètement blancs :

« Dans un flacon de 250 gr., versez 30 gr. d'eau de Cologne (3 cuillères à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuillère à café), le contenu d'une boîte de Lexol et remplissez avec de l'eau ».

Les produits servant à la confection de cette lotion, qui fonce les cheveux gris ou décolorés et les rend souples et brillants, peuvent être achetés dans toutes les pharmacies, rayons de parfumerie et salon de coiffure, à un prix minime. Appliquez le mélange sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras ni poisseux et reste indéfiniment. Ce moyen rajeunira de beaucoup toute personne ayant des cheveux gris.

**25 fr. MONTRE BRACELET**  
forme ronde, homme ou dame  
En argent contrôlé... 39 fr.  
Forme allongée, chromé... 32 fr.  
Dame, plaqué or en argent... 35 fr.  
Env. cont. remboursements - Garantie 10 Ans  
EV JAMS MORTEAU p<sup>r</sup> Besançon

## MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attendre. INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSULT, PARIS-17<sup>e</sup>.

## ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS  
(Cours par correspondance)  
Brochure gratuite sur demande  
34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

**6 fr. DEPUIS 25 L'USINE**  
BONNE MONTRE DE POCHE  
heures lumin., verre et mouv. incas, et sa jolie chaîne. Garant. 6 ans - 9 frs  
Chronomètre antimagnétique - 14 frs  
En métal chromé inaltérable - 19 frs  
Envoi contre remboursement, Echange admis.  
EV LYNDIA Morteau près Besançon



**CHIENS** luxe et utilité, toutes races, tous âges. Expéditions tous pays. Élevage à 5 minutes du métro. Ouvert jours fériés. 49, rue Alexis-Pesnon, Montreuil (Seine) Téléphone: Avron 02-25

## AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre visage, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous pressiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis. Remèdes WOODS, 10, Archer Street (218 TAD), Londres W1

# POUR TOUS

## UN HOMME DE BIEN

UN homme de bien vient de disparaître : M. Henri Rollet, avocat à la Cour de Paris, ancien juge au tribunal de la Seine.

Sa perte a été douloureusement ressentie non seulement au Palais, mais dans tous les milieux où la charité est en honneur.

Et quelle forme de charité plus digne, plus éminente que celle que pratiquait M. Rollet depuis tant d'années avec un admirable dévouement : l'aide à l'enfance malheureuse, dont il avait, l'un des premiers, compris la grandeur et la nécessité sociale ! Alors que, de nos jours, l'attention d'un vaste public a été attirée sur ce problème vital pour l'avenir de notre pays, il y a vingt ou trente ans l'enfance qu'on appelait, par l'emploi d'un absurde terme, « coupable » était livrée à l'abandon. Abandonnée par des parents indignes ou in-



M. Henri Rollet, nouveau « bon juge », portait sa pitié sur l'enfance coupable.

différents, elle était négligée une fois de plus par les lois, les tribunaux et livrée sans défense à la pire des déchéances.

M. Henri Rollet s'était préoccupé de cette misère : fondateur d'un patronage qui porte son nom, il connaissait mieux que personne l'admirable et émouvante matière humaine sur laquelle il était appelé, chaque jour, à porter un regard chargé de pitié.

Il siégea longtemps au tribunal pour enfants, dans cette salle infecte (depuis trois ans une couche de peinture a éclairé le local) donnant sur une cour sinistre ; c'est là que défilèrent des milliers de gosses...

On donna jadis à un autre magistrat l'épithète de « bon juge ». M. Rollet, lui aussi, mérita ce titre. Il fallait le voir, juge assesseur, toujours scrupuleux à l'extrême, interrogeant les petits malheureux, posant une question judicieuse, recherchant les responsabilités qui s'apercevaient dans l'arrière-plan de ces

## Tirage limité

Lorsqu'un nouveau juge est nommé en Angleterre, un délégué de la magistrature lui remet un livre qui expose jusque dans ses moindres détails « l'étiquette » qu'il devra observer.

Cet ouvrage commente le protocole des audiences, les divers rites auxquels est assujettie la magistrature, la façon exacte de porter la robe et la perruque. Il fournit également des indications pratiques : frais et modes de déplacement d'un juge qui préside des débats en province et, même, le montant des pourboires qui lui sont imposés en voyage.

Le magistrat doit apprendre par cœur ce précieux *vade mecum*, car il n'a le droit de le garder que quelques jours.

En effet, le manuel des juges d'Angleterre est une publication à tirage limité — il n'en existe qu'un seul exemplaire.

\*\*\*

## La trêve

Les automobilistes de Prague sont bons enfants et ne gardent pas rancune aux agents de la circulation qui leur ont dressé contravention au cours de l'année.

Au moment des fêtes, chaque conducteur d'auto leur prépare un cadeau, qu'il leur remet en personne, les charcutiers faisant don d'excellents pâtés, les boulangers de gâteaux succulents, etc.

Une trêve des confiseurs... en l'honneur des agents.

dramas quotidiens ; et puis, dans le délibéré qui se faisait à l'audience même, sur le siège, il participait avec une énergie toujours bienveillante, dominé, on le sentait, par l'angoisse que lui causaient l'avenir de l'enfant et l'émoi de sa présente détresse.

Quand arriva pour lui, à soixante-dix ans, l'âge de la retraite, il estima qu'il ne devait pas désertier son poste. Il changerait de place, en luttant pour la même cause, pour le même noble but.

Il se fit inscrire au barreau. Il devint l'avocat des mineurs. Il était présent, chaque après-midi, à la barre... Il les connaissait, lui, les gosses, et il connaissait aussi à merveille la législation dont il avait mis au point les textes préparatoires...

Il est mort, pauvre. Il n'était riche que de cœur ; mais cette richesse lui vaudra de ne pas disparaître dans le souvenir de ceux qui l'ont connu et aimé.

## Service de nuit

Le docteur Henri Drouin, dont on n'a pas oublié les précédents romans, *Angèle*, *Service de jour*, *Refuges*, sans parler de ce très remarquable reportage sur la prostitution : *la Vénus des carrefours*, dont les lecteurs de *Détective* ont eu la primeur, fait paraître un nouveau recueil de nouvelles : *Service de Nuit* (1), dont l'audace, faite de sincérité, plaira à tous les adversaires des clichés hypocrites.

Médecin et, comme tel, exercé à percer les apparences pour découvrir l'essentiel des choses, notre collaborateur et ami Henri Drouin a jeté, sur les profonds troubles du cœur, l'infortune et la souffrance des hommes, les cruautés d'une société sans âme si prompt à châtier des défaillances dont elle est la première responsable, un regard compatissant, d'une lucidité peu commune.

Ecrivain, il a rapporté de ses excursions au pays des misères et des crimes d'incisives et passionnantes nouvelles dont la plus courte vaut un long roman.

Le grand livre qui les réunit éclaire d'un jour sans complaisance le problème de nos destinées. Quel goût de désespoir ne laisserait-il pas au cœur de ceux qui le liront, s'ils n'y puisaient en même temps une haute leçon d'universelle indulgence et de souveraine pitié !

(1) Gallimard, éditeur.

La mise en page de ce numéro est de Pierre LAGARRIGUE.

## Réveillon de « flics »

C'est avec beaucoup d'entraînement que les policiers de Londres participent aux réjouissances de fin d'année.

Après avoir terminé leur ronde de nuit, tous les « flics » londoniens se sont réunis dans leurs postes de police respectifs autour du pudding traditionnel.

\*\*\*

## Graphomanie

Bruno Richard Hauptmann, l'assassin présumé de l'enfant de Lindbergh, livre une bataille acharnée contre ses juges.

Malgré l'émotion suscitée par les témoignages dramatiques de Mme Lindbergh et du héros de l'air, l'issue des débats est encore incertaine.

Tandis que Millard Whitted, un ouvrier de Hopewell, prétend reconnaître formellement en Hauptmann l'homme qui avait rôdé autour de la demeure des Lindbergh la veille du crime, le défenseur de l'inculpé a découvert deux témoins qui affirment avoir vu Hauptmann à New-York, la nuit même de l'enlèvement.

Au cours des perquisitions, on a trouvé une collection de livres d'adresses et de carnets, contenant le journal de l'assassin présumé, carnets dont la substance n'a pas été révélée à l'instruction.

Hauptmann semble atteint de deux manies : se faire photographe en famille, et confier au papier les détails de sa vie et les adresses de ses amis... les plus compromettants !...



Les automobilistes n'en veulent pas aux agents.



La ronde de nuit finie, les policiers réveillent.



Richard Hauptmann avait la manie d'écrire.

## POÈTE PRENDS TON LUTH



Les mois passèrent... une année. Le 15 septembre 1934, le même plaignant aperçut le même spectacle, ou, plus exactement, il constata que l'homme écartait sa gabardine en regardant une femme qui était penchée à la fenêtre.

Le lendemain, un peu avant minuit, le poète (la situation sociale de l'exhibitionniste fut révélée au commissariat) était à son poste, sous le bec de gaz. Et, cette fois, l'habitant de la rue Le Verrier, précieux auxiliaire de la justice, court chercher un agent; l'individu fut arrêté; l'agent n'avait rien constaté par lui-même, mais les accusations du témoin avaient une précision telles qu'il était difficile de douter, non seulement de sa bonne foi, mais même de l'exactitude de ses constatations.

Le poète lithuanien-tchécoslovaque — sur qui, d'ailleurs, d'excellents renseignements ont été recueillis — sanglote. Au président Mongin qui lui met sous les yeux les termes si formels de la déposition du plaignant, il répond qu'il est « victime de la fatalité ».

La formule a déjà servi assez souvent dans le prétoire.

Ce qu'il y a de fâcheux pour le poète, ce sont ses précédents : il n'a jamais été condamné, mais il a fait l'objet, en 1931 et en 1932, d'enquêtes judiciaires, terminées par un non-lieu, pour des histoires de même genre. Alors, pas de fumées sans feu !

Le Lithuanien interprétait à sa façon, sous un bec de gaz, le conseil de la muse « Poète prends ton luth... »

C'est un poète chevelu ; un vrai poète...

Il est lithuanien d'origine, mais naturalisé, on ne sait pourquoi, tchécoslovaque. Il a quarante-cinq ans : petit, avec une tendance discrète, mais certaine, au « bedon ». L'infortuné poète comparait, la semaine dernière, devant la 12<sup>e</sup> Chambre du tribunal correctionnel de la Seine, sous l'inculpation d'outrage public à la pudeur.

Et avec cette circonstance aggravante qu'il ne s'agissait pas d'un acte isolé. Qu'on en juge plutôt.

Il y a un an, un habitant de la paisible rue Le Verrier, aux frontières du royaume de Montparnasse, dénonçait au commissaire de police de son quartier un exhibitionniste : il avait été le témoin de son manège. Dès qu'une femme passait, l'inconnu, qui était posté sous un bec de gaz, de façon à concentrer sur lui toute la lumière, entr'ouvrait sa gabardine et faisait voir à la dame... ce que vous devinez.

« Poète, prends ton luth et me donne un baiser... »

Le poète interprétait à sa façon, avec une légère variante, le conseil de la muse, dans cette « nuit » d'avril 1933 où il fut, pour la première fois, surpris par le témoin indigné.

Une surveillance fut exercée. Elle ne donna pas de résultat.

A travers ses sanglots, on démêle une explication confuse.

LE POÈTE (très poliment). — Le témoin est de bonne foi, mais il se trompe. J'ai eu envie de me soulager et c'est ce geste qu'il a interprété d'une façon anormale (sic).

LE TÉMOIN (d'une voix de stentor). — Je ne fais pas erreur. Je reconnais formellement ce cochon (sic). Ce qu'il dit est absurde, car il est tout de même invraisemblable qu'il ait justement envie d'uriner toutes les fois qu'une femme passe devant lui (hilarité).



Le président demande au témoin de s'approcher du tribunal. Les juges veulent quelques précisions supplémentaires ; mais le témoin n'est pas enclin aux confidences ; il est plutôt porté sur le genre de réunion publique. Ce qu'il explique sans ambages, c'est que la vision offerte après « l'entrebâillement » de la gabardine exclut toute possibilité de croire à l'excuse physiologique donnée par le poète.

Le président, humain, exhorte l'inculpé à renoncer à son système de défense :

— Vous feriez mieux d'avouer.

Le poète se recueille dans une sorte de douloureuse méditation. Va-t-il enfanter d'une ode, d'un sonnet ou d'un aveu ? C'est un aveu — en prose — qu'il lâche :

— Eh bien ! oui, c'est vrai...

Et, du coup, les magistrats se prennent à avoir pitié du poète dont les jours et les nuits étaient hantés par un essaim de muses sans voiles. Ils ont affaire à un malheureux, à un obsédé, à un « refoulé », victime d'un égarement dont il n'est peut-être pas responsable : ils le condamnent à 50 francs d'amende.

Le traditionnel avertissement est donné par le président :

— Ne recommencez pas.

Ce qui n'est pas sûr du tout.

Jean MORIÈRES.

## Les mystères des sciences occultes

Sous ce titre, désormais, vous lirez une série d'articles.

Mon but est de vous familiariser avec les sciences occultes. Ne vous attendez pas à devenir des initiés, à connaître les secrets les plus profonds et les plus subtils de ces sciences. Tout le monde ne peut les pratiquer. Des conditions multiples sont imposées ; elles nécessitent, d'ailleurs, de longues années d'étude.

Les sciences occultes se divisent en trois grandes parties :

- 1° La Prescience
- 2° La Morale
- 3° La Thérapeutique occulte (art de guérir les maux physiques).

La prescience nous occupera pour le moment. Elle se divise en cinq branches. L'exclue les cartes, le marc de café, le plomb fondu. Avec un peu d'imagination et une certaine connaissance des êtres, n'importe qui peut faire les cartes ; n'importe qui peut scruter le marc de café. S'il est un peu plus difficile et plus dangereux de manier le plomb fondu, il n'en est pas moins vrai que ces pratiques n'ont rien de scientifique, et, que je sache, aucun savant n'a daigné leur prêter la plus petite attention.

J'ai dit tout à l'heure que la prescience se divisait en cinq branches. A savoir :

La GRAPHOLOGIE. L'art de reconnaître le caractère par l'écriture. Cette science a été créée par l'Italien Baldo, en l'an 1622, et, plus tard, cette science fut étudiée et vulgarisée par Cagliostro, l'abbé Michon, Crépeux-Jasmin, etc.

La PHRÉNOLOGIE, étude du caractère et des fonctions intellectuelles de l'homme, basée sur la conformation du crâne. Cette science a retenu l'attention des Camper, des Gall et des Spurzheim.

La PHYSIONOMIE, art de connaître les hommes d'après leur physionomie. Lavater, philosophe, poète et théologien suisse, est le père de cette science, et son livre est toujours très curieux. Darwin et Duchenne de Boulogne ont porté la physiognomonie vers les cimes les plus élevées de la science.

Tandis que l'étude des lignes de la main comporte la CHIROMANCIE, art de prédire par l'inspection de la main ; la CHIROLOGIE, art de s'exprimer au moyen du mouvement des doigts et de la main ; la CHIROGNOMONIE, art de connaître le caractère des personnes d'après la forme de la main. Cette science est aussi vieille que le monde ; elle est de tous les temps ; elle a été pratiquée dans tous les pays. On lit dans le livre de Job, chapitre 37, verset 7 : In manu omnium Deus signa posuit, ut noverint singuli opera sua.

« Dieu mit des signes dans les mains des hommes, afin que tous pussent connaître leurs œuvres. » Tandis que Moïse affirme que la loi du Seigneur sera écrite « sur ton front et dans ta main ».

Je ne crois pas qu'interpréter les lignes de la main, essayer de les traduire d'une façon précise, soit en contradiction avec la religion. A mon sens, c'est un peu se rapprocher de Dieu.

Enfin, l'ASTROLOGIE, qui est l'art de prédire les événements d'après l'inspection des astres et la connaissance de leurs influences, a eu des adeptes parmi les plus grands philosophes, les plus grands astronomes, les plus grands savants de l'univers.

Qu'il vous suffise de savoir que les Platon, les Apollonius de Tyane, les Plotin, les Copernic, les Jérôme Cardan, les Tycho-Brahé, les Galilée, les Képler ont beaucoup fait pour son développement. On peut ajouter aux noms de ces illustres personnages



L'étude des lignes de la main est aussi vieille que le monde.

ceux de Montaigne, de Rabelais, de Herder et de Balzac. Ces grands hommes nous ont encouragé par leur confiance, nous ont encouragé par leur appui, par leurs écrits et ont bâti un faisceau d'arguments et de preuves convaincantes qui militent en faveur des sciences occultes.

Ces considérations peuvent mieux vous les faire connaître et vous pousser à les étudier. Elles sont à la fois une science et un art, et ont besoin d'interprètes sagaces pour les traduire exactement, précisément.

Ce premier article a pour but de vous donner confiance, de vous permettre de museler les détracteurs, qui rient de tout. Les praticiens des sciences occultes ne sont pas des fatalistes. Ce sont des hommes sages, et Aristote a dit : « Homo sapiens dominabitur astris ». — « L'homme sage saura dominer l'influence des astres. »

LODIA.

(A suivre.)

### L'amour du noir

Détective a conté les fantaisies sentimentales de cette jeune mariée qui ne trompait son époux qu'avec des nègres et le procès en divorce qui s'ensuivit devant le tribunal de la Seine.

Le jugement vient d'être rendu : naturellement, le divorce est prononcé aux torts de l'épouse infidèle. Et le rédacteur du jugement a tenu à noter « les goûts spéciaux et uniformes » de la femme adultère.

Ainsi s'exprime la sentence !

\*\*\*

### Indésirable

Dutch Schultz, ex-bootlegger, qui est une des vedettes du gangland, échappa pendant de longues années à la police, jusqu'au jour où il échoua en prison pour non-paiement d'impôts. Mais Schultz, qui connaît toutes les ficelles de son métier, eut vite fait d'organiser sa défense et obtint un non-lieu lui permettant de quitter sa cellule la veille de Noël, juste à temps pour la dinde et le pudding.

Pourtant, l'Etat d'Albany, dont il était « l'hôte », insista sur son départ immédiat. Dutch Schultz est, en effet, l'un des gangsters ayant le plus d'ennemis et se trouvant sous le coup de représailles terribles de la part de ses rivaux.

Aussi, les autorités d'Albany, craignant que de graves incidents ne viennent troubler la trêve de Noël, se hâtèrent-elles de se débarrasser de ce dangereux personnage.



Les autorités d'Albany se débarrassèrent de Dutch



L'ogre Albert Fish subit un examen médical.



Genevieve Roth a fait capturer Joseph Burns.

### « L'ogre » passe la visite

L'instruction américaine ayant recours aux méthodes scientifiques les plus modernes, Albert Fish, le mangeur d'enfants, dont *Détective* a conté l'effroyable histoire, a été soumis à un examen médical minutieux.

Comme il était radiographié, le personnel médical fut stupéfait de découvrir que l'estomac et l'intestin du vieillard contient... 27 aiguilles à coudre. On s'explique mal comment Fish a pu ingurgiter ces pointes d'acier sans compromettre sa santé, qui paraît excellente ; mais il est évident que le sadique est en même temps un masochiste, qui trouve un plaisir à s'infliger une torture.

\*\*\*

### Détective amateur

Miss Genevieve Roth, sténo-dactylo du procureur général de l'Etat d'Indiana, réussit à capturer Joseph Burns, un dangereux bandit, grâce à un habile stratagème. Après avoir étudié les mœurs du monde criminel, Miss Roth se déguisa en gangsteresse, et fréquenta les repaires des bandits où, grâce à son entrain, son humour et ses joyeuses boutades, elle jouit du plus grand succès. Burns, qui fut jadis le bras droit de Dillinger, s'éprit de la jeune fille, et, oubliant toute prudence, la suivit partout où il lui plaisait de l'entraîner.

C'est ainsi que, à l'aide de cette Circé moderne, le bandit tomba aux mains de la police.

## ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS

3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI<sup>e</sup>)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17  
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

FRANCE ET COLONIES .....	1 an	6 mois
ÉTRANGER TARIF (A).....	65. »	35. »
ÉTRANGER (TARIF B).....	85. »	45. »
	100. »	55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « *Détective* ».



Arrivé au pinacle de son destin avec l'affaire Prince, dont il avait été chargé de retrouver les « assassins », l'inspecteur Bonny tomba de haut et fut mis en état d'arrestation à propos de l'affaire Volberg.



# HEUR ET

L'inspecteur X... qui a connu Pierre Bonny à son arrivée à Paris, relate sa carrière jusqu'aux récents événements qui ont abouti à l'emprisonnement du policier. Après avoir montré son rôle, assez effacé, dans diverses affaires criminelles, sous la conduite du commissaire Vidal, il a exposé l'ascension du jeune inspecteur, la confiance dont il jouissait auprès de ses chefs, qui lui valut, à plusieurs reprises, d'être chargé de missions délicates et secrètes intéressant de hauts personnages du régime. Survint l'Affaire Stavisky. Bonny est chargé de l'enquête, puis suspendu. Le hasard le met en possession des fameux talons de chèques, vainement recherchés depuis la mort de l'escroc. Bonny est solennellement réintégré et le Garde des Sceaux lui confie, en dehors de ses chefs et par-dessus leur tête, la mission de découvrir « les assassins du conseiller Prince » (1).

VII (suite).

**B**ONNY était l'homme du jour. Chaque matin, les journaux lui consacraient de longs articles où sa personne, son passé de policier étaient l'objet de flatteuses remarques. On guettait son plus petit geste ; sa moindre parole était rapportée, grossie, entourée de commentaires. Le brave populo croyait dur comme fer qu'il assistait à un film vécu, pareil en ses péripéties aux belles histoires dont on berçait son imagination. Bonny était à la fois une incarnation de Sherlock Holmes, de Nick Carter et du commissaire Maigret, le héros de Simenon. Lui-même avait fini par le croire.

Pauvre Bonny ! Dans cette aventure, où les uns voient le jeu de je ne sais quelles forces obscures, les autres celui de la fatalité, j'ai de bonnes raisons de penser qu'il a été surtout sa propre victime ! Au lendemain de sa réintégration, il aurait dû s'estimer satisfait, et s'évaporer prudemment. Un malin serait tombé malade. Mais la lueur de bon sens qui l'éclaira dans le cabinet du Garde des Sceaux ne fut que fugitive. Il pensa qu'il était réellement taillé pour remplir le haut destin qu'on lui proposait. A cette griserie déraisonnable, la passion se mêlait. Au lieu d'accepter son succès comme une issue inespérée des embarras où l'intrigue l'avait jeté, il y vit une revanche du sort. Courte revanche ! Et si Bonny allait, toutes proportions gardées, connaître ses Cent Jours, comme Napoléon, la Corse qui, cette fois, formait la Coalition, l'attendait à Waterloo.

Où en était l'enquête sur la mort du conseiller Prince quand, au début de mars, investi d'une mission exceptionnelle, Bonny la prit en mains ? L'atmosphère générale était à l'assassinat, et pis encore : à un assassinat concerté. « Ce crime est l'œuvre d'une mafia ! », avait déclaré, sortant du Conseil des ministres qui avait suivi la découverte du cadavre de la Combe-aux-Fées, le ministre de l'Intérieur. Le mot, qui avait fait fortune, était repris par tout le monde

Cependant, la plupart de ceux qui revenaient de Dijon, policiers et journalistes, entretenaient une autre conviction. Ils s'étaient penchés avec attention, dès la première heure, sur un problème dont ils possédaient les seules données réelles. « Prince s'est suicidé ! », affirmaient-ils sans hésitation. C'était l'avis du commissaire Belin, de la Sûreté Générale ; celui de l'ex-brigadier Riboulet, vieil enquêteur d'expérience, détaché sur les lieux par un journal du matin ; celui des inspecteurs ; celui de nombreux reporters, dont je me rappelle les conversations du moment.

Cet avis, il est vrai, n'était point partagé par le Parquet de Dijon. Mais le Parquet de Dijon — on l'a su depuis — avait tardé à prendre les mesures que son devoir lui commandait. Faute de précautions essentielles et immédiates, des traces s'étaient brouillées, des empreintes avaient disparu. Les magistrats dijonnais ne se sentaient peut-être pas la conscience assez nette pour contrarier une opinion qui était publiquement celle du gouvernement. Plutôt que d'opérer un vigoureux redressement, qui eût épargné au pays bien des mois d'agitation inutile, ils préférèrent suivre docilement le courant.

Ce courant devint bientôt celui d'un rapide. Pareils à ces chefs qui suivent leurs troupes au lieu de les précéder, les journaux développèrent tout au long les raisons et les circonstances d'un crime où tout paraissait établi, sauf le crime lui-même. Les articles de Riboulet furent jetés aux oubliettes. Les envoyés spéciaux suspects de sentiments « suicidistes » furent rappelés. On m'a rapporté, à l'époque, ce mot d'un directeur : « Je n'ai aucune raison de croire au meurtre plutôt qu'à un suicide, mais le suicide n'est pas « public ». En avant pour l'assassinat ! ». Un quotidien du soir, qui récolta dans l'aventure plus d'un million de lecteurs, engagea deux détectives anglais et un écrivain spécialisé dans les romans policiers pour rechercher les assassins. Tout ce monde enquêtait fiévreusement. Quand Bonny entra dans la danse, la fête fut complète.

Je crois avoir montré suffisamment, au cours de ces souvenirs, ce qu'était le caractère de Bonny, et ce n'est pas pour rien que j'ai rappelé l'histoire funambulesque de son enquête autour de Jeanette Mac Donald. Ce qu'on a nommé son machiavélisme y tient déjà tout entier. Il allait se donner libre cours dans l'affaire Prince.

Bonny est un bon agent d'exécution. Le début de sa carrière le prouve. Livré à lui-même, ses initiatives sont déplorables. Le pauvre garçon, qui professe une estime désordonnée pour sa propre personne, devait foncer, tête en avant, dans une invraisemblable équipée. Sans le frein de l'obéissance et de la hiérarchie, le Sherlock Holmes de la rue des Saussaies s'appêtait à rendre des points aux Fratellini.

Dès le commencement, on le vit prendre des airs mystérieux et importants. Il circulait, son chapeau de feutre rabattu sur les yeux, serrant sous son bras une épaisse serviette de cuir, toujours pressé, toujours sibyllin. Il rédigeait rapport sur rapport qu'il ne prenait plus la précaution, élémentaire dans notre métier, de faire avaliser par ses chefs. « Nous, Bonny... », écrivait-il d'une

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le numéro 320.

belle écriture moulée de sergent-major. Il ressemblait à ce personnage de comédie que personne n'ose troubler en ses profondes cogitations, et dont on s'éloigne en appuyant un doigt sur les lèvres : « Chut ! il a le secret... »

Il avait son secret, en effet, qu'il avait révélé au Garde des Sceaux, et que celui-ci, dans un jour d'abandon, laissa joyeusement filtrer en déclarant :

— Nous cernons les assassins de Prince !

Ah oui ! ils les cernaient !

Un soir, dans un bureau de la Sûreté, l'inspecteur A... se heurta à un personnage fort connu à Marseille, que l'on rencontrait souvent à Paris, dans les restaurants de Montmartre, dans les établissements des Champs-Élysées et sur les champs de courses :

— Tiens, Carbone ! s'écria-t-il, qu'est-ce que tu fais là ?

Carbone eut une moue terrible, élargit les bras :

— Hé ! fit-il, je crois qu'ils vont m'arrêter !

— T'arrêter, toi ? Pourquoi ?

— Il paraît, gronda Carbone avec son bel accent méridional, que c'est moi que j'ai assassiné le Prince !

L'inspecteur A... manqua tomber à la renverse. D'un bond, il courut au bureau du contrôleur Mondanel.

— Qu'est-ce que j'apprends, monsieur le contrôleur ? Vous arrêtez Carbone comme assassin de Prince ?

M. Mondanel leva les yeux au plafond.

Les présomptions qu'il énonçait leur paraurent suffisantes. Carbone, Spirito et de Lussatz furent arrêtés, inculpés d'assassinat et dirigés sur la prison de Dijon.

Je n'insisterai pas. On a tout dit sur cet épisode tragi-comique. A près d'un an de distance, il est trop facile d'ironiser. Mais aujourd'hui que le rapport de Bonny a été publié, que l'on sait exactement les vagues et fragiles éléments qu'il contenait, on demeure confondu que des magistrats aussi peu enclins à l'humour que le juge Rabut et le procureur Barra s'en soient satisfaits pour asseoir leur conviction et ordonner des arrestations.

Pourtant, l'émotion était intense par tout le pays : Bonny avait mis la main sur la mafia ! Les journaux faisaient un tintamarre de tous les diables. Les savoureuses biographies de Carbone, Spirito et de Lussatz occupaient de vastes colonnes. Les imaginations se mirent à galoper, tandis que les murs de Marseille se couvraient d'affiches où, crânement, Simon Sabiani se portait au secours de son ami Carbone.

Dans ce concert infernal, cependant, il semblait que le gouvernement gardât une prudente réserve. Un succès si rapide et si total avait l'air de le déconcerter. Les ministres, si bavards quand il ne s'agissait que de « cerner la mafia », se découvraient étrangement muets maintenant qu'elle était prisonnière. Peut-être commençaient-ils à se douter que Bonny était un homme auquel il ne convenait pas de délivrer inconsidérément des cartes blanches.

Au bout de quelques jours, la même pensée gagna le public. Bonny, qui n'avait pas

un samedi — Carbone et Spirito quittaient la prison de Dijon. La veille, Simon Sabiani avait été entendu par la Commission d'enquête devant laquelle il avait mis en jeu, avec prudence et habileté, un document dont on s'entretenait un peu partout, et qu'on appelait plaisamment le « papier Carbone ». C'était la pelure du procès-verbal, dressé à Marseille, par le commissaire Taddei, quelques années plus tôt, lors de la mission « à la cocaïne » de Bonny (voir *Détective* du 27 décembre 1934). Simon Sabiani avait annoncé qu'il n'en resterait pas là et que, dès la rentrée des Chambres, il interpellait le ministre de l'Intérieur au sujet de cette affaire.

Les esprits mal faits et les méchantes langues ne manquèrent pas de voir une corrélation, et peut-être un résultat de cause à effet entre ces propos et la libération, à vingt-quatre heures d'intervalle, des prisonniers de Dijon. Je me garderai bien de les imiter.

Privée de sa mafia, l'affaire Prince allait être bientôt du premier policier de France. Bonny, quelques jours plus tard, fut appelé dans le cabinet du directeur de la Sûreté. Celui-ci le considéra un moment avec intérêt ; puis, d'une voix douce :

— Vous avez mauvaise mine, mon pauvre Bonny, lui dit-il. Vous devriez vous reposer...

Qui prétendait que Bonny n'était pas intelligent ? Cette fois, il comprit parfaitement. Il se retira en Gironde au sein de sa famille.

Seulement, il était trop tard. Dans le courant du mois de juin, comparaisant devant la Commission d'enquête, il eut la désagréable surprise de voir M. Mandel tirer de son sac à malices la photographie d'une facture acquittée au nom de Volberg, portant mention d'un complet et d'un pardessus livrés à Bonny par un tailleur nommé Litwall. Il ne s'agissait plus d'une corruption improbable, dont le conseil de discipline, par deux fois, l'avait absous. Le document existait. Malgré les protestations de Bonny, qui put produire à la Commission une seconde facture à son nom, son dossier fut transmis au Garde des Sceaux.

Et le Garde des Sceaux se vit dans la douloureuse obligation de renvoyer devant un juge d'instruction le même homme qui, trois mois plus tôt, à l'en croire, avait sauvé la République.

#### CONCLUSION

Ici se termine cette rapide incursion dans un récent passé. Peut-être n'aura-t-elle pas été inutile. Les événements vont si vite depuis quelque temps, ils nous pressent si fort, que nous sommes tentés d'en perdre la mémoire à mesure qu'ils se déroulent. Il est hors de doute que Bonny, dépassé par son destin, a pris, aux yeux du public, un visage qui n'est

pas le sien. Policier ni meilleur ni pire qu'un autre, il s'est vu élevé à de telles hauteurs qu'une raison plus solide que la sienne en eût éprouvé le vertige qui l'a gagné. Sa chute, que ses amis véritables avaient prévue, et que ceux qui ont contribué étourdiment à son absurde élèvement auraient dû prévoir, en paraît d'autant plus cruelle. Ce n'est pas l'instant d'épiloguer à ce sujet.

Lorsqu'on charge Bonny des crimes les plus noirs, que l'on fait de lui le complice de Stavisky et même l'assassin du conseiller Prince — il y a de très braves gens qui le pensent — on est obligé de hausser les épaules.

— Mais il a brouillé les pistes ! répliquent les mêmes gens.

— D'abord, quelles pistes ? Depuis l'arrestation de Carbone et de ses amis, un an s'est écoulé. L'instruction du Parquet de Dijon se poursuit. Qu'a-t-elle même révélé que Bonny ait voulu noyer, ou divertir ? Qu'a-t-elle même révélé qui permette de prétendre aujourd'hui, avec plus d'assurance qu'il y a un an, que le conseiller Prince soit mort d'assassinat ou de suicide ?

Le mieux est de voir et comprendre les événements comme les hommes dans leur simple vérité humaine.

Bonny, inspecteur adroit tant qu'il n'a été qu'un subordonné, s'est mis à délirer quand il fut investi d'une importance et d'une liberté hors de ses mesures. Une pente déjà naturelle de son esprit l'y poussait. Les circonstances ont fait le reste.

Je sais qu'à la suite du procès *Gringoire* Bonny ses affaires se sont encore aggravées.

Les faits, présentés par ses adversaires, seraient terribles s'ils étaient prouvés.

Il ne s'agit plus maintenant d'un complot du pardessus, dont on pouvait sourire, même si on croyait à sa réalité, mais d'une véritable organisation de chantage.

Nous n'en avons rien appris d'autre que ce que les journaux en disent depuis un mois.

L'affaire Cotillon, l'affaire Faillant, tout cela est encore trop près de nous. Trop d'appréhension, trop de dures querelles à relent de vindicte s'y mêlent encore.

Nous laisserons au temps le soin de fixer notre jugement.

Pour mieux dire, nous laisserons, selon la formule consacrée, l'instruction suivre son cours.

INSPECTEUR X...

FIN

# L'HEUR DE BONNY

— Ah ! dit-il, ne me parlez pas de cette histoire ; elle me rendra malade ! Il y a un rapport de Bonny qui désigne ce Carbone et deux autres individus, Spirito et de Lussatz, comme auteurs présumés de l'assassinat.

— Bonny est fou ! répliqua l'inspecteur A... Je connais bien Carbone. Ce n'est pas un agneau sans tache. Il y a certainement eu, dans son passé, des chapitres qui le rendaient vulnérable à la Justice. Mais il y a longtemps que tout ça est fini. Le député Sabiani a pris aujourd'hui Carbone sous sa protection, et Carbone, sous l'influence de Sabiani, a rompu avec ses anciennes mœurs. Il travaille, en accord avec la municipalité marseillaise et les transitaires du port, et ses affaires, parfaitement régulières, lui rapportent plusieurs centaines de mille francs par an. Qu'irait-il faire parmi les assassins de Prince ?

Le contrôleur étouffa un soupir et il eut vers son interlocuteur un long regard mélancolique qui signifiait :

— Tout cela est bien possible, mon ami. Mais qu'est-ce que j'y peux ? On dirait que vous ne savez pas que nous vivons dans une maison à l'envers !

C'était vrai. Un vent de panique soufflait sur la Sûreté. Les derniers événements et les séances quotidiennes des deux commissions d'enquête, qui alimentaient les plus violentes polémiques qu'on ait vues en France depuis l'affaire Dreyfus, démoralisaient la « Boite ». Chacun se terrait dans son coin, n'ayant qu'une frayeur : attirer l'attention sur soi. On fuyait les moindres responsabilités. Jamais la consigne du « pas d'histoires ! » n'avait été si unanimement à l'ordre du jour.

Au milieu de cette venette générale, un seul homme osait se montrer, s'agiter, se hausser au premier plan de la chronique : c'était Bonny !

Les magistrats dijonnais, mandés en toute hâte à Paris, arrivèrent dans la nuit... Ils prirent connaissance du rapport de Bonny.

éprouvé une seule fois le besoin de se rendre à Dijon pour conduire ses investigations et qui avait poursuivi son enquête tout entière entre la place des Ternes, et la place de la Concorde, ressentit tout à coup une véritable fringale de voyages. Ce fut un va-et-vient ininterrompu, de Paris à Marseille, et de Marseille à Nice. On ne voyait que lui dans les trains.

Et toujours mystérieux, le chapeau baissé, la serviette au bras, courant, haletant, bousculant.

Les gens assistaient au spectacle, médusés. Ils hochaient la tête :

— Evidemment, se disaient-ils, pour agir comme ça, il doit être sûr de son fait...

Ah ! s'il était sûr de son fait, le brave Bonny, je le crois bien ! Quand on l'interrogeait sur le secret de ses opérations, il vous avait un de ces sourires supérieurs, il fallait voir !

— Mais enfin, lui demandaient d'enragés sceptiques, qu'est-ce que ces trois hommes avaient affaire dans cette aventure ? Quels étaient leur but, leurs mobiles ?

D'abord, il vous foudroyait du regard ; puis la pitié l'empoignait, et, dans un grand mouvement de commisération :

— Alors quoi ? Vous n'avez pas encore compris que c'est un crime terroriste ?

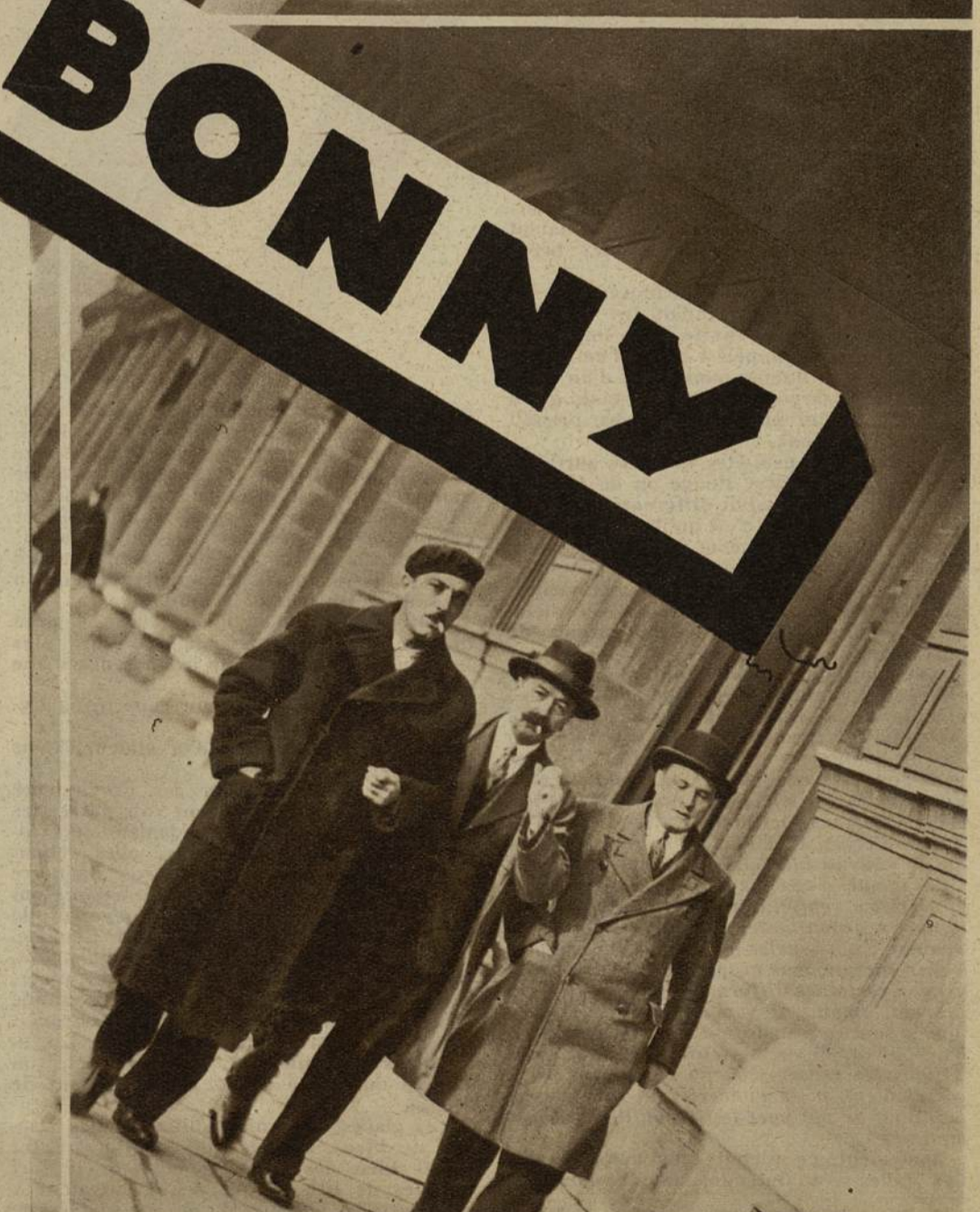
Il avait trouvé ça tout seul. Je n'invente rien. Carbone, Spirito et de Lussatz, dans l'esprit de Bonny, n'avaient eu, en tuant le conseiller Prince, d'autre intention que de semer la révolution en France pour le compte et le profit d'un ancien préfet de police, qui voulait instaurer sa dictature à la faveur du désordre.

— Mon pauvre vieux, lui dit un jour quelqu'un, à qui il confiait ces choses, et qui me l'a répété, je crois que vous travaillez un peu du chapeau.

A ces mots, Bonny entra dans une fureur bleue. Littéralement, il écumait.

— J'ai cru, me disait son interlocuteur, qu'il allait me passer à tabac !

La farce cessa le 22 avril. Ce jour-là —





# MYSTÈRE DE PARIS

## II. — LES REPAIRES <sup>(1)</sup>

**U**E viens de passer une nuit à Montmartre en compagnie de deux hommes qui ont des surnoms, comme s'en donnaient un siècle plus tôt les héros d'Eugène Sue.

C'étaient le Minot et Mâchoire d'or. Le Minot, trapu, solide, roulait les épaules, comme gonflé par la vanité de sa force. Mâchoire d'or, ainsi appelé à cause d'un bridge trop voyant — ancien pansement d'un coup de poing — garçon dégingandé, mais qui a cette pâleur qui plaît aux femmes, prenait un air avantageux.

On les aurait peut-être désignés autrefois sous le nom de Bras Rouge ou de Chourineur. Ce qui les rendait différents des caïds de l'ancienne pègre, c'est qu'ils étaient vêtus comme nous (voire même mieux que nous), sans casquette désuète, sans chandails voyants. Ils avaient abandonné aux vieilles légendes les foulards, les sandales éculées, l'apparence apache des mauvais garçons de tapis francs.

Mais on pouvait leur appliquer, sans y changer un mot, tout ce que le grand romancier de la pègre a dit, vers quelque 1825, de ceux qui franchissent la frontière du monde souterrain. Rita-la-Niçoise, Nini-les-yeux-cousus succédaient à la Chouette et à Fleur-de-Marie. Michel-le-Corse, Pierrot-les-cheveux-blancs succédaient à Fourline et au Maître-d'école. C'était là la seule différence qui se pouvait faire. Ils continuaient à avoir « des mœurs à eux, un langage à eux, langage mystérieux, rempli d'images funestes, de métaphores dégouttantes de sang ». Ils continuaient « à s'appeler de surnoms empruntés à leur énergie, leur cruauté, à certains avantages, à certaines difformités physiques ». On pouvait, comme il y a un siècle — parce que, si tout se transforme, rien ne change — on pouvait, dis-je, s'aventurer à leur suite « dans les repaires où ils vivent, où ils se rassemblent pour concerter le meurtre, le vol, pour se partager les dépouilles de leurs victimes ».

Seulement, ce n'était plus dans la nuit des Halles — maintenant réservée aux der-

niers d'entre les faméliques — que nous avions à nous perdre, mais dans la nuit illuminée par les enseignes du Moulin-Rouge et de Gaumont, dans ce Montmartre où le monde entier est passé et passera encore, dans cette féerie, un peu trop machinée comme toutes les féeries, mais qui nous surprendra toujours parce qu'il semble qu'on n'en épuisera jamais les apparences, qu'on n'en atteindra jamais le fond.

Cette nuit — qu'on m'en excuse — aura marqué mes souvenirs d'une brûlure plus forte que ne l'aurait faite le fer rouge d'une chiourme.

J'avais rendez-vous pour l'apéritif à Cyrano.

Le Minot et Mâchoire d'or étaient exacts au rendez-vous.

Nous y buvions parmi les provinciaux qui, de la terrasse, viennent voir passer les filles de Paris. Elles nous demandaient familièrement des cigarettes; elles échangeaient des regards complices avec Mâchoire d'or ou Minot, comme si, à Montmartre, tout le monde doit se connaître. On voyait de là l'immense et changeante place Blanche, centre, au commencement de chaque nuit, de ce qui a, aura ou veut avoir une place, fût-ce celle d'un observateur, dans le monde souterrain des mystères de Paris. Charmant observatoire, avec son décor rococo, ses girandoles de salles de bal, ses glaces où l'heure qui passe inscrit et efface tant de choses.

Les glaces, elles me montraient des visages de vieux habitués de Montmartre. Et même bien des policiers eussent été fort étonnés de lire ce que seuls pouvaient y découvrir les hommes du monde souterrain.

Petites âmes. Petits trafics. Le petit Jéso — Jésus, comme on le désigne à Montmartre — venait de Melun, où il avait tiré quatre mois et il recommençait à « se mouiller » le même soir, parce qu'il faut bien vivre et que le milieu le reprenait, avec ses possibilités d'existence difficiles, mais tout de même commodes pour un misérable sans ressource. Il buvait un café crème en attendant ses marchands; il y avait de la nuit dans ses yeux battus, sous ses traits tirés, dans sa nonchalance inquiète, fatiguée. Je voyais ceux qui se défendent mal, sans courage, à l'entrée du monde souterrain, les petits jeunes hommes qui travaillent encorç, que des filles affranchissent et qui gardent un reste de timidité — une timidité qui s'accorde mal avec leur visage déjà fripé, leur regard, leur cynisme sans habileté et sans noblesse.

Je regardais et je réapprenais un monde. Pour tous ceux qui passaient, il n'y avait que deux sortes de havres à boissons: les brasseries, les cabarets où il y a de la musique et la T.S.F., où les soucoupes valent cher et les autres, les cafés des pauvres, estaminets douteux où les vêtements fripés se voient moins qu'ailleurs. Pour moi, maintenant que le Minot et Mâchoire d'or m'entraînaient en plein mystère, il n'y avait là, dans tout Montmartre, que des rendez-vous

terribles. Ils étaient de trois sortes: les rendez-vous publics, les bars d'affaires et les repaires.

Les rendez-vous publics, c'étaient les brasseries lumineuses où l'on voit les adeptes du monde souterrain, toujours reconnaissables à leurs yeux, à leurs vêtements, à leurs manières, parmi tout le bon public de Montmartre, celui qui ne pense pas à mal et qui ne se préoccupe pas de mettre une étiquette de friponnerie sur les quarterons de joueurs de belote qu'il dérange pour s'installer avec la nichée de gosses dans un coin tranquille. Minot et Mâchoire d'or étaient là comme chez eux, mais les commissions qu'ils glissaient à des inconnus, entre deux histoires, avaient une honnête apparence. On ne pouvait là parler que d'affaires qui sont déjà convenues, qu'il n'est besoin que de préciser à demi-mot, sans préambules et sans discours... C'étaient des « Tu l'as vu, hein? Es-tu certain qu'il viendra ce soir? Tu lui diras que je compte sur lui! » Propos sans gravité et, pour un profane, privés de sens.

Nous changeâmes de centre. Mon voyage, dans la nuit des repaires, allait commencer. Ce voyage, bien des gens pourraient le faire; mais hors de la présence d'un Minot ou d'une Mâchoire d'or, y découvrirait-on des escalas? Par exemple, en arrivant, non loin du Wepler, dans un petit bar, un promeneur oisif aurait vu seulement deux buveurs installés devant un Pernod. Un rapide salut échangé par Minot, quelques phrases vagues donnèrent à ces deux personnages leur âme véritable. L'un, le plus jeune, celui qui avait un bon visage rond et des yeux souriants, c'était Mosca, un homme que l'on inquiéta

(1) Voir « DÉTECTIVE », n° 323.



pendant de longs mois pour le meurtre encore impuni d'un riche commerçant des Halles dont il prenait les paris aux courses. Ses amis de Toulon lui avaient procuré un sûr alibi et il avait peut-être justement échappé à la justice. Mais ce n'était pas là son unique aventure.

« Cet homme, me dit le Minot, c'est un as. L'hiver, on le voit à Paris ; mais, l'été, il s'en va sur la Côte. Cannes est une ville qui lui plaît. C'est que, à Cannes, Rita, sa femme, intéresse beaucoup les voyageurs et les joueurs, et fait fortune.

« Lui, il fait le marin. Il a acheté, il y a deux ans, un petit canot à moteur où il embarque pour aller à la pêche et faire des promenades en mer. C'est là le mystère de Mosca.

« Treize hommes dont Rita avait été la maîtresse se sont embarqués sur ce canot, mais aucun n'a jamais reparu dans Cannes et aucun, depuis, n'a donné de ses nouvelles. Tout ce qu'on a su de leur histoire c'est que,

Je les laissais, dis-je. Ce n'était pas là que je comptais les revoir. Ainsi nous dirigeâmes-nous vers les repaires où ils devaient revenir.

Il y a trois grands repaires à Montmartre. Trois centres. Trois carrefours.

Trois grands repaires de trois bandes rivales. Ils se sont donné des noms que l'on a honte de prononcer parce qu'il ne faut nullement assimiler les pays qu'ils représentent à ceux qui ont l'audace de les porter. Il y a la bande dite des Parisiens ; la bande dite des Corses ; la bande des Marseillais où entrent aussi les Toulonnais.

J'en ai fait le tour comme on va dans des endroits où, malgré soi, le dégoût vous prend. Je puis bien en indiquer les emplacements. Ils ne sont nullement cachés. Nullement défendus en apparence. Ceux qui y ont planté leur drapeau ont obtenu toute licence. Nos lois n'exigent pas le casier judiciaire des commerçants et chacun, en ouvrant un bar, peut faire choix de la clientèle qui lui plaît. Mais imagine-t-on dans Paris un cabaret qui soit fermé au passant ? Le bec de cane de l'extérieur en est ôté. On n'en ouvre la porte qu'à ceux qui se font reconnaître par un signal convenu et qui font entendre leur voix. Il est impossible de voir ce qui s'y passe à travers les vitres : d'épais rideaux y sont tirés. Entre-t-on ? On y découvre une atmosphère qui, jusqu'ici, ne se trouvait que dans certains bouges de Marseille. Des hommes qui bavardent entre eux librement de leurs rixes, de leurs méfaits, de leurs projets. Le patron est un ami. Les domestiques sont des otages. Ils risqueraient leur vie s'ils avaient la langue trop longue...

On voit cela, aux environs de la rue Lemercurier, à deux pas de l'endroit où Goldmanovitch, alors traqué, fit appeler deux

de la rue qu'une boutique passée de teinte et des ombres sur les vitres. Là venaient Roca-Serra et Antonelli qui ont été arrêtés l'autre jour. Là venait Mariani, policier-gangster. L'homme qui y trônait et qui pouvait tirer vanité d'avoir fait voter, en sa faveur, il n'y a pas très longtemps, douze jurés de Cour d'assises parlait peu, écoutait beaucoup. Mais que de romans il avait sous son front volontaire !

« As-tu des nouvelles de Simon ? dit le Minot. Pauvre Simon !

Il s'interrompit.

« Il a deux ans à tirer, expliqua-t-il, mais il nous manque. Il jouait de bons tours aux « poulets ». Et, ses papiers, c'étaient des copains qui les avaient. Ils s'en servaient. Il y avait toujours un Simon dans les grandes affaires de cambriolage en province. Simon, pendant ce temps, restait bien tranquillement à Paris. Il se faisait voir : il n'y a rien de tel pour faire un bon alibi. On l'arrêtait. Il se faisait plaindre. « Ce n'est pas moi, disait-il, puisque je n'ai pas bougé d'ici. C'est encore ces sacrés voleurs qui m'ont volé mes papiers et qui font des crimes sous mon nom... » On le relâchait. Et nous venions rire ensemble...

Je découvrais ainsi les modernes tapis-francs. Avec leur réservoir de condottières, avec leur réservoir d'armes, leur arrière-boutique inquiétante. Avant de quitter le bar infernal, on m'y raconta une histoire de l'autre année.

Un bandit venait d'être tué d'un coup de revolver à Montmartre. Les amis du mort se cotisèrent pour lui faire des funérailles décentes. Ils donnèrent rendez-vous à l'employé des Pompes Funèbres dans le bar. Là, ils lui mirent un revolver sur la poitrine.

« Le plus beau convoi et au plus bas prix, dirent-ils.

Le bandit eut un convoi de riche, mais les funérailles ne coûtèrent presque rien.

« Repère-toi, dit le Minot, quand nous sortirons. Ceux d'ici, les Corses, vont tous dîner au même restaurant, rue Victor-Massé, à côté de l'ancienne maison-bateau de ton vieil Albert Londres. Sans nous, tu n'y entrerais pas non plus. On y servirait peut-être un policier, mais ce ne serait pas sans qu'il courût le risque qu'on crachât dans tous ses plats. Les Parisiens — bande rivale — vont un peu plus loin, rue de Douai, toujours, et, quand l'heure de l'apéritif est finie, ils se rendent en bande, rue Notre-Dame-de-Lorette, dans le restaurant d'un ami. Les Marseillais vont rue Fontaine et le restaurant de leur choix est à Pigalle, presque sur la place...

J'admire l'impudence d'un monde installé en pleine rue, à nos portes, sans terreur. Il n'y avait rien dans ces bars, dans ces restaurants, qui méritait d'être décrit. Des boutiques pareilles aux autres, où ceux qui tiennent la caisse lisent paisiblement leur journal et sourient au nouveau venu. Seulement, je me suis laissé dire — et Mâchoire d'or en savait quelque chose — qu'il n'est pas nécessaire de beaucoup insister pour qu'un tiroir-caisse banal se transforme, en une circonstance dangereuse, en magasin à revolver... Dans un de ces bars, trois mau-

vais garçons épiloquaient avec le Minot sur un drame récent. Il expliquait le coup à sa manière. Un homme avait été tué devant la porte, d'une balle tirée du bar.

« La porte se ferme, disait le Minot. L'homme qui a tiré remet son revolver au garçon et sort sans se presser par la porte de derrière. Il passe devant le mort et répond aux cris de terreur des passants :

« — C'est terrible, cette vie de Montmartre, tout de même !

« Voilà ! »

« Et le revolver ? dis-je.

« Le revolver, il va rejoindre le magasin d'armes dans la cave, au milieu d'un tas de charbon. La police arrive. On interroge le garçon de bar :

« — Moi, dit-il, je n'ai rien vu. A peine avais-je servi trois clients que j'ai eu envie d'aller aux cabinets. Bien sûr ! j'ai entendu les coups de feu. Je suis resté cloué sur place. Il n'y avait plus personne au bar quand je suis revenu.

« — Moi, dit la caissière, je m'étais fait payer quand je descendis au sous-sol. Alors, je suis remontée. Mais il n'y avait plus rien, qu'un blessé devant la porte...

« Le personnel de nos maisons sait être discret », conclut le Minot.

Il sourit cyniquement et caressa, comme par distraction, un petit objet qu'il avait dans sa poche gauche — un de ces petits objets qui tuent...

Nous continuâmes à errer. A partir des pôles que je venais de découvrir, tout prit un sens.

Les mystères de Montmartre tenaient dans moins de dix bouges. Au delà, il n'y avait qu'une foire ouverte, où il ne restait plus qu'à agir.

« J'en parcourus les escales. De petits cabarets à deux portes, une sur le boulevard, l'autre dans les rues qui coupent le boulevard. Et, tout à côté, des hôtels où, sous les marches d'escaliers, se glisse l'encens de Notre-Dame-des-Ténèbres de Montmartre : la drogue... J'y vis de jeunes hommes venir en acheter, de ces adolescents qu'on présente Cité-du-Midi, dans des chambres meublées, au choix, comme des femmes. Mais je ne m'y attardais guère. Je pensais surtout aux bouges d'où les ordres qui s'exécutaient là étaient partis et où, quand il le faut, des hommes de main peuvent toujours, entre deux belotes, venir chercher l'appui d'une bande.

Une femme passa, que Mâchoire d'or embrassa goulûment et dont il caressa longuement le casque roux.

« Une bonne fille, me dit-il. Et qui sait bien se servir du champagne. Elle a su trouver, l'autre jour, sans risques, chez Mimi, la bonne hôtesse de la rue Pigalle, huit mille francs dans le portefeuille d'un ingénieur saoul !...

Henri DANJOU.

de nos reporters et leur remit — ô mystères de Paris — impunément, alors que toute la police le cherchait, le récit de son accident et de sa fuite...

C'est peut-être le repaire le plus secret de Paris. Ce n'est pas le plus illustre.

J'ai suivi le Minot et Mâchoire d'or rue de Douai. Le bruit du boulevard arrive là dans un petit bar qui n'a qu'une enseigne banale. Ce n'est pas le vrai nom du repaire. Le monde souterrain lui en donne un autre : un nom de l'enfer.

On m'a dit qu'un chauffeur ignorant y commit un jour le crime d'en ouvrir un peu vivement la porte et d'y bousculer par mégarde un client. Il n'y reviendra plus. Un revolver partit tout seul.

On n'en voyait rien

lorsqu'ils ont disparu, ils venaient de faire de grosses différences au jeu — des différences qui leur étaient favorables —, qu'ils se sont dirigés vers le port, comme s'ils allaient à un rendez-vous, et que le marin qui les conduisit — un marin comme Mosca, entendez bien, mais quel marin ? — a été le dernier à connaître leur secret. On a interrogé Mosca là-dessus, mais ce n'est pas un homme bavard. Et puis, rien ne l'oblige à se souvenir des hommes qui emportent avec eux un lourd portefeuille et que la mer peut tenter.

« Moi, conclut le Minot d'une voix assourdie, je crois que Mosca fut, en bon marin, de toutes les promenades que Rita fit faire à ceux des treize joueurs qui ont eu du goût pour elle et je crois aussi que seule la mer pourrait dire ce qu'il advint d'un voyage qui, commencé à trois, se terminait toujours à deux ! Mais, entre ce qu'on croit et ce qui est vrai, il y a souvent un monde. Et on n'a pas le droit d'accuser un homme sur d'aussi minces apparences... »

Le compagnon de Mosca venait de se sortir d'une affaire de meurtre douteuse où il avait eu la chance d'obtenir le bénéfice de la légitime défense. Nous les laissâmes. Ils vivaient des drogues et des femmes, banalement, comme les quelques milliers de Montmartrois du monde souterrain. Ils allaient dans une brasserie de Clichy — par la porte de derrière — dans la salle des billards où les gros marchands, tous un peu retirés des affaires, évoquent des souvenirs héroïques. Souvenirs d'un jeune temps qui eut presque toujours Buenos-Ayres pour décor ; souvenirs des amis emprisonnés, disparus, bagnards évadés en Amérique et où ils se situèrent il n'y a pas très longtemps un grand voleur qui avait fait de sa femme la maîtresse d'un Grand d'Espagne et qui se jouait de voir la fille essayer devant lui les hochets de mode, par caprice, elle exigeait de son royal amant : des robes de cour, un diadème de reine...





Elle était maussade et grincheuse...

« Ma fillette, âgée de 9 ans, maussade et d'humeur grincheuse il y a quelques mois, est devenue gaie et enjouée comme ses petits frères et sœurs, grâce au Vermifuge Lune. J'ai six enfants et soyez persuadé qu'aucun Vermifuge ne remplacera le vôtre, le résultat ayant eu plein succès sur mes enfants, du petit, deux ans, au plus grand, douze ans. J'habite les Maisons à Bon Marché de la Ville de Paris et suis heureuse de le conseiller à nombre de voisines. » (Mme Perreaux, rue Edouard-Robert, Paris.)

Dans tous les cas de Vers, constipation, cauchemars, nervosité, manque d'appétit, le Vermifuge Lune est une véritable poudre de santé. La cure dure trois jours et coûte 6 francs chez votre Pharmacien. Aucun produit ne peut le remplacer.

**LE BON VERMIFUGE LUNE**

Côte moins cher que la maladie

### CONCOURS 1935

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**  
Pas de diplôme exigé. Âge 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28. Bd des Invalides, Paris-7.

### CONSULTATIONS GRATUITES

POUR VOS ENNUIS, POUR VOS PEINES,  
POUR TOUTES DIFFICULTÉS.

Consultez le doyen des Astrologues de France. Le **PROFESSEUR DJEMARO** offre de venir en aide aux opprimés, aux découragés en leur révélant l'avenir gratuitement. Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux concours de l'ASTROLOGIE.

**GRATUITEMENT** le **PROFESSEUR DJEMARO** vous dévoilera les secrets de votre vie future. Doué d'une double vue surprenante, il vous fera connaître vos amis, vos ennemis, votre destinée, il deviendra votre guide, vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions : affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariages, etc. Grâce à lui et au merveilleux talisman qu'il vous offrira **GRATUITEMENT**, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis. Plusieurs milliers d'attestations avec enveloppes d'origine sont exposées dans ses bureaux où le meilleur accueil vous est réservé.

Pour recevoir sous enveloppe cachetée et discrète votre horoscope gratuit, donnez : **DATE DE NAISSANCE, ADRESSE, NOM, PRÉNOMS** (si vous êtes Madame, ajoutez nom de demoiselle) et, si vous voulez, joignez 2 fr. en timbres poste pour frais d'écritures (Etranger 4 fr.).

**PROFESSEUR DJEMARO, Service V L**  
29, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine)

P. S. — Le Conseil de l'Ordre Universel du Mérite Humain, vient de nommer le **PROFESSEUR DJEMARO** à la qualité de **CHEVALIER**, en reconnaissance des services rendus à la collectivité humaine et pour son noble apostolat parmi les victimes de la souffrance humaine ; pour ses actions généreuses et sa participation active à tous les mouvements de solidarité humaine.

### GRATUITEMENT

Pour en activer la vente nous offrons un **Montre or 18 carats, renforcée argent, à tout acheteur d'un VERITABLE "CABILLON WESTMINSTER" 8 marteaux - 8 gongs garanti 10 ans au prix de 375 fr. (50 fr. par mois)**  
PARIS-BESANCON, 30, rue St-Antoine, 30, Paris  
Ouv. sam. et dim. Catal. ou démonst. grat.

### Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane

100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements  
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.  
**MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)**

### LES CACHETS DELLOVA FONT

**MAIGRIR** rapidement, sans aucun régime et sans danger pour la santé. La boîte: 16 fr. Envoi discret franco contre remboursement ou contre mandat adressé au Lab. V. D. Lafosse, 48, av. de la République, Paris.  
**RÉSULTAT SURPRENANT**

### L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré **PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS** s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Ecrivez confidentiellement à : **Remède WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 E R), Londres W.**

# CE QUI SE PASSE

## Film hebdomadaire, par Marius Larique



Henri Poulner a préféré prendre la fuite.

**Lundi** Dans l'universelle débandade des « amis » de Stavisky, un homme s'est montré fidèle : c'est un repris de justice, Henri Poulner. Stavisky lui avait autrefois tendu une main secourable. Il s'en souvenait. Alors que tous les anciens familiers de l'escroc, tous ceux qui s'étaient gobergés à ses frais, qu'il avait comblés de présents, ceux qui s'asseyaient à sa table, baisaient respectueusement les doigts fins de sa femme, caressaient ses enfants, s'étaient prudemment défilés, affirmant qu'ils « ne connaissaient pas cet homme », un seul s'est ému du sort de deux enfants abandonnés. Il s'est occupé d'eux, et il a tenté de leur rendre leur mère. Aussitôt, la Justice fronce les sourcils : « Hein ! quoi !... Pas naturel, ça ?... D'où vient l'argent ?... » Et voilà notre Poulner en fuite. « On veut, dit-il, me faire expier mon seul crime : avoir été reconnaissant et pitoyable ». Il exagère sans doute en disant que c'est son seul péché. Mais il est assez triste de devoir avouer qu'on le lui a effectivement imputé à crime !



Une odeur de gaz incommode les voisins.

**Mardi** Mme Gouturier était neurasthénique. C'est une chose qui arrive à des gens très bien. Ça la dégoûtait, cette personne, de vivre à Lille, sous le climat froid et brumeux du Nord. Mais son mari n'avait pas les mêmes raisons de détester l'existence. A cinquante-cinq ans, il se trouvait encore très satisfait de vivre, et il ne demandait au ciel que de faire durer cet état de choses le plus longtemps possible. Mais Mme Gouturier ne l'entendit pas ainsi. Profitant du sommeil de son époux, elle se leva, alla ouvrir le robinet du gaz et se recoucha, la conscience en paix. Au milieu de la nuit, M. Gouturier s'éveilla. Il était aux trois quarts intoxiqué. Il tenta d'atteindre la fenêtre, n'y put parvenir et s'éroula au milieu de la chambre. Les voisins, incommodes par une puissante odeur de gaz, firent ouvrir l'appartement où l'on ne trouva plus que deux cadavres. Mme Gouturier a en somme réformé le Code à son idée : pour elle, c'est le mari qui doit suivre sa femme partout... même dans la mort.



L'épée en main, il crut parodier les mousquetaires.

**Mercredi** Dans une petite maison d'un faubourg de Saint-Dié, M. Schvander et son amie, Mme Apy fêtaient joyeusement la dernière nuit de l'année. On avait débouché force bouteilles de vins d'Alsace. Mais ces ébats furent tout à coup interrompus par le propriétaire, M. Laval, qui n'aime pas le bruit. Cela se comprend : M. Laval est fossoyeur, et son métier l'a accoutumé au silence des cimetières. Il bouscula Mme Apy, venue lui ouvrir, et celle-ci tomba dans l'escalier. M. Schvander ne put supporter cet affront et vint frapper à la porte du fossoyeur-propre pour lui en demander la raison. M. Laval voulut le mettre dehors, sans doute parce que son locataire était ivre-mort et qu'il ne s'intéresse qu'aux morts. Mais M. Schvander s'obstina. Alors, M. Laval prit une épée — ce fossoyeur, quand il était las de manier la pelle et la pioche, ne dédaignait l'exercice plus noble des armes — et transperça le querelleur. M. Schvander est mort, mais ce n'est pas M. Laval qui l'enterra, car il a été envoyé en prison.



La rixe éclata dès leur descente de l'avion.

**Jedi** Dans l'avion qui assure le service de Londres à Paris, M. Léonce Aslangul et M. Squéli s'étaient rencontrés. M. Aslangul avait une bonne place, que M. Squéli désirait occuper. « Pardon, fit-il, j'ai loué cette place. » M. Aslangul fit quelques difficultés, mais enfin il céda. M. Squéli s'installa ; l'autre n'était pas content. Au-dessus de la Manche, il regarda son voisin d'un mauvais œil. En traversant la Picardie, il lui décocha des réflexions désagréables. Sur le Beauvaisis, la main en porte-bois pour dominer le bruit des moteurs, il l'insultait carrément. Au Bourget, ils s'empoignèrent et, à la descente de l'avion, se battirent comme des chiens. Quand le commissaire de l'aéroport arriva, ce fut pour relever M. Squéli, qui avait une jambe cassée, et l'envoyer à l'hôpital Saint-Louis. Plus tard, M. Squéli pourra toujours, quand on l'interrogera sur sa claudication, entreprendre un beau récit qui débutera ainsi : « C'est en revenant de Londres, lorsque j'ai eu mon accident d'avion... »



Yvonne Godard collectionne les accidents.

**Vendredi** Mlle Yvonne Godard vient de faire la cruelle expérience que les sports, comme les jours, se suivent et ne se ressemblent pas. Nageuse émérite, et même championne dans son art, Mlle Godard qui, dans ses évolutions aquatiques, ne craint ni la sirène, ni le triton, villégiaturait en Savoie avec une joyeuse société de jeunes gens. On s'était fort amusé aux jeux du ski, de la luge et du patin, et il convenait d'emporter un souvenir de ces belles journées. Autour d'un symbolique bonhomme de neige, face à l'objectif, on se groupa. La championne était au premier rang, assise et souriante. Mais tout à coup, derrière elle, quelqu'un glissa, tomba, entraînant dans sa chute la grappe de ses voisins qui s'écrasèrent sur Mlle Godard. Relevée inanimée, elle a été transportée à Chambéry, puis à Paris. On craignait pour sa vie. Les dernières nouvelles sont plus rassurantes. Après sa guérison, l'intrépide jeune fille pourra de nouveau s'ébattre dans les eaux. Mais elle se méfiera à l'avenir de cet élément à l'état de glace.



Les deux voitures roulaient à allure folle.

**Samedi** Fatigués de chasser l'humble gibier de tourisme, les poids-lourds se livrent désormais à des combats singuliers entre eux-mêmes. A Yvré-l'Évêque, sur la route de Mans, un autocar s'est rencontré avec un camion qui venait en sens inverse. Bilan : deux morts et quinze blessés. Le lendemain, à Villars-sur-Thônes, en Savoie, nouvelle collision entre un autobus et un camion. Cette fois, il y a dix blessés, dont deux, très gravement. Dans les deux cas, les lourdes voitures roulaient à des allures déraisonnables. On me dira que je rabâche, et que, signalant le mal, je ne propose pas de remède. Pardon ! j'ai déjà demandé et je demanderai jusqu'à extinction de voix, la création d'une police des routes, une vraie police, en auto, sans uniforme, que rien ne distinguerait de voyageurs ordinaires. Il suffira que les chauffards sachent qu'ils sont exposés à rencontrer des inspecteurs, dans la voiture qu'ils doublent ou dans celle qui vient en face d'eux, pour que tout rentre dans l'ordre. Voulez-vous le parier ?



Bartoli frappa sa maîtresse à coup de hache.

**Dimanche** Emile Bartoli aimait bien Francine Champion, sa maîtresse. Il l'aimait même un peu trop, car il n'était pas de jour qu'il ne lui fit une épouvantable scène. Il était jaloux et Francine, blonde, fine, élancée, faisait, à son gré, tourner trop de têtes sur son passage. Pourtant, elle était honnête. Mais comme ils n'étaient pas riches, elle devait travailler. Et elle travaillait dans un restaurant, ce qui l'amenait à rentrer assez tard à la maison. Bartoli, carreleur de son métier, l'attendait en se rongant les poings. Et chaque soir, c'était la même comédie : « — D'où viens-tu ? Où as-tu encore été courir ? — Mais, mon ami... » L'autre soir, à dix heures, fou de rage, Bartoli empoigna Francine par les cheveux, lui porta plusieurs coups de hache au visage, après quoi il l'emmena à l'hôpital Bichat. Pensant l'avoir tuée, il a disparu. Par bonheur, la jeune femme n'a été que blessée et elle en réchappera. Mais elle se souviendra du carreleur qui manqua de la laisser sur le carreau.

# FAITS DIVERS

## L'abbé contre la grue

**L**e hasard compose parfois des sketches d'une verve comique rarement dépassée par l'imagination des meilleurs auteurs. Jugez-en plutôt.

**PREMIER TABLEAU.** — Deux collègues en vacances, Jean Lauraguais et son cousin Paul Orry, âgés respectivement de treize et quatorze ans, sortent vers 18 heures du ciné Wagram, le 25 décembre dernier.

Leur bonheur n'est pas fini. Il y a ce soir fête chez M. et Mme Edouard Lauraguais, rue Lauriston : après le dîner auquel les enfants sont conviés, il sera procédé au tirage de l'arbre de Noël.

Jean et Paul ont promis de rentrer directement après le spectacle. Il n'est pas défendu, toutefois, de s'arrêter quelques minutes au café-bar buraliste Leblanc pour y déguster un diabolo-grenadine, ni même (pourvu que l'on ne s'attarde pas) pour essayer son adresse et sa chance au jeu à la mode : la grue.

Naturellement, les deux camarades visent tour à tour le gros lot : un appareil photographique. Le bras de l'instrument est correctement dirigé, la main de nickel saisit effectivement de ses trois ongles l'objet convoité, mais elle glisse et ne cueille que dérisoires petits pois.

Pourtant, la grue n'est pas voleuse. Faute de Kodak, elle dédommage au troisième essai l'un des deux concurrents en lui agrippant un petit lot de consolation : une pile de pièces de vingt francs... en aluminium.

Dans l'euphorie des vacances, on s'amuse de tout : plaisanterie avec le garçon en offrant de régler les consommations en monnaie de la Sainte-Farce.

**SECOND TABLEAU.** — Une salle à manger, rue Lauriston. A la table des grandes personnes : les hôtes, M. et Mme Lauraguais ; les frères, sœur, beau-frère, belle-sœur et amis, M. et Mme Orry ; M. et Mme Garde ; un aimable ecclésiastique, l'abbé Morellet, curé de Saint-Ingbert, etc.

A la table des enfants : les petits et petites Lauraguais, Orry, Garde ; frères, sœurs, cousins, cousines et camarades...

On rit à la petite table !

— Qui vous a donné ces pièces ?

— On les a prises à la grue !

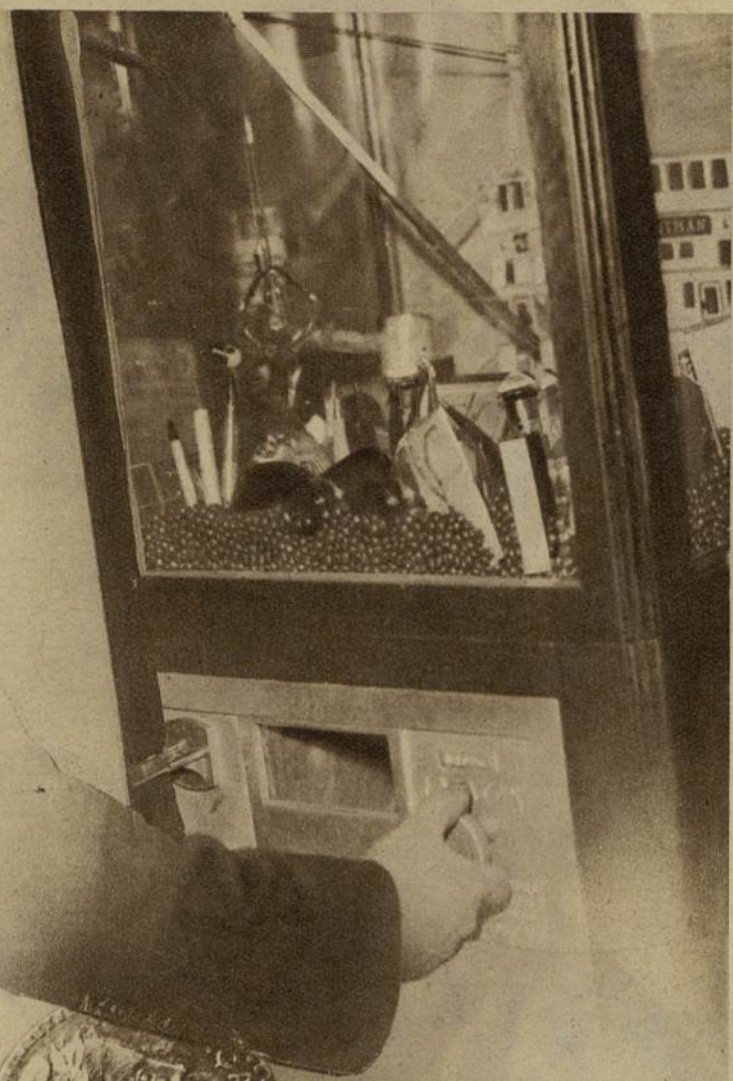
La petite Hélène Garde — onze ans — s'est exclamée :

— Ça s'ouvre, regardez !

De la pointe de son couteau, elle a ouvert en effet, comme un coquillage, l'une des pièces de vingt francs et trouvé, à l'intérieur, une petite pastille rose qui, vérification faite, ne se mange pas.

On fait passer les pièces de main en main, de la petite à la grande table. Elles portent à l'avant la tête laurée et les

**L'abbé Morellet jugea les pièces de vingt francs distribuées par la « grue » installée chez M. Leblanc, comme contraires, par leur contenu, aux bonnes mœurs.**



M. D'AVRANCHES.

# CE QUI SE JUGE

## Film de la semaine, par Pierre Bénard

**Lundi** M. Auguste Leclaire, qui est typographe, faisait, dans un bar de la rue de Vincennes, à Montreuil, une dernière partie de zanzi avec M. Aussourd, qui exerce la profession de céramiste. Soudain, une discussion éclata, le céramiste accusant le typographe de tricher. Sur cette injure, on « s'expliqua ». On aurait pu croire que c'est M. Leclaire qui sortirait vaincu de cette algarade, car on a l'habitude de dire « frapper comme Aussourd ». Ce fut le contraire qui arriva. M. Leclaire envoya à M. Aussourd un coup de poing si bien appliqué que M. Aussourd eut l'œil crevé. La Cour d'assises de la Seine lui a accordé 15.000 francs à titre de réparation et a condamné Leclaire à un an de prison. Le président Fredin s'est fort inquiété de savoir comment on pouvait tricher au zanzi. On comprend son angoisse. On appelle généralement le cornet à dés qui sert à jouer au zanzi : le juge de paix. Et M. Fredin se demandait, puisqu'ils avaient triché « juge de paix » en mains, s'il n'y avait pas, par-dessus le marché, outrage à magistrat.



Leclaire avait crevé un œil à son partenaire.

**Mardi** Dans un hôtel de la rue du Tago à Paris vivait une famille, la famille Sorel, composée du père, de la mère et de neuf enfants. Le père buvait beaucoup, puisqu'on le ramassait tous les soirs ivre-mort dans le ruisseau. Lorsqu'il retrouvait son équilibre, il tapait sur sa femme. Un de ses fils, Robert, défendait sa mère. Pour cela, il fut chassé du toit paternel. Mais la mère, en cachette, lui donnait à manger. Un beau jour, le père Sorel, dans un éclair de lucidité, s'en aperçut. Un burin à la main, il se lança vers son fils. L'autre le frappa de trois coups de couteau. Le père Sorel mourut le lendemain. Robert, devant la Cour d'assises de la Seine, a été condamné à cinq ans de réclusion. L'inspecteur Laroque avait donné sur lui les renseignements les plus mauvais, réservant son indulgence pour le père Sorel dont il dit : « C'était un ivrogne inoffensif ». Sauf, évidemment, lorsqu'il assommait sa femme. Mais cela, sans doute, n'est, aux yeux de l'inspecteur Laroque, qu'une forme familiale du très légitime « passage à tabac ».



Robert Sorel fera cinq ans de réclusion.

**Mercredi** Van Eulzen s'intitulait coureur automobile, et son camarade Emile Simonet se disait employé des postes. Van Eulzen était plutôt coureur dans le sens qu'on donne à celui qui poursuit les femmes. Il est vrai qu'il le faisait en automobile, mais, comme on va voir, sans la moindre galanterie. Quant à Simonet, plus qu'employé des postes, il était surtout affranchi. Le 15 novembre dernier, les deux compères rencontrèrent, dans un café des boulevards, deux charmantes jeunes femmes. Ils invitèrent à faire une petite promenade en auto et les emmenèrent dans les bois de Ville-d'Avray. Là, ils les dévalisèrent, puis les jetèrent sur la route ; ce qui n'est pas galant. Le tribunal de Versailles les a condamnés chacun à six mois de prison et cent francs d'amende. C'est bien jugé, et Van Eulzen et Simonet l'avaient bien mérité. En effet, lorsqu'on emmène une femme faire une petite promenade sentimentale, le plus qu'il est honnête de lui prendre c'est sa vertu. Et encore, bien entendu, avec son autorisation.



Les promenades en auto sont parfois dangereuses.

**Judi** M. Arguitemil, propriétaire à Leguevin (Haute-Garonne), surprenait, le 1<sup>er</sup> novembre dernier, un cambrioleur en train d'explorer sa maison. M. Arguitemil avait chez lui un vieux fusil allemand. Il s'en saisit et ajusta le malfaiteur. Celui-ci, qui s'appelle Emile Mas, fut tué. M. Arguitemil fut reconnu en état de légitime défense, et même félicité pour son sang-froid. Mais, tout à coup, on lui dit, l'air soupçonneux : « Avec quoi avez-vous fait ce beau coup ? » « Avec un fusil allemand que j'ai rapporté du front », répondit avec innocence M. Arguitemil. « Arme de guerre, lui répondit-on. Vous pouvez tuer un cambrioleur avec une sarbacane ou un pistolet « Eureka », mais vous n'avez pas le droit de l'envoyer ad patres avec un fusil de guerre, dont l'usage est interdit. » M. Arguitemil a été condamné à dix francs d'amende avec sursis. La prochaine fois qu'il se trouvera en présence d'un cambrioleur, il lui demandera de patienter un instant, le temps de téléphoner à la gendarmerie pour savoir de quelle arme il peut se servir.



Il ne faut pas se servir d'un fusil allemand.

**Vendredi** Paul Laborie est accusé d'avoir assassiné M. Oscar Dufrenne avec une queue de billard. Il était aussi inculpé de trafic de stupéfiants et il avait été, pour ce fait, condamné à treize mois de prison par défaut. Il avait fait opposition à ce jugement et le tribunal, après plaidoirie de M. Jean-Charles Legrand, l'a acquitté au bénéfice du doute. On peut dire que, au seuil de la nouvelle année, cette décision a pu paraître à Paul Laborie d'un heureux augure et, à la vérité, elle prend l'allure encourageante d'un précédent. Tout ce que peut espérer Paul Laborie dans l'affaire Oscar Dufrenne, c'est de bénéficier aussi du doute. Et pourquoi pas, après tout ? Paul Laborie vient, dans les meilleures conditions, d'être acquitté dans une affaire de stupéfiants. Or, l'affaire Dufrenne n'est-elle pas aussi, dans son genre, une affaire stupéfiante ? Et Paul Laborie étant blanchi du délit de trafic de coco et d'héroïne peut dire qu'il n'est pas non plus le sale coco d'Oscar Dufrenne ni l'héroïne — c'est le cas de le dire — du Palace.



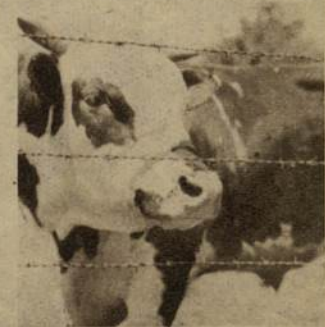
Bon début, Paul Laborie vient d'être acquitté.

**Samedi** Clair Danet, cambrioleur de son état, se méfie sans doute parce qu'il lit trop les journaux, de son pays. Alors, il cherche tous les moyens d'éviter de comparaître devant ses juges. Son moyen le plus certain est l'évasion. Il y a quelque temps, alors qu'il se trouvait dans le cabinet du juge d'instruction Ducastaing, il ouvrit tranquillement la porte et disparut comme un simple Poulner. Cette fois, il avait consenti à venir jusqu'à devant la XIII<sup>e</sup> Chambre correctionnelle. Mais il estima que cet effort suffisait. Du ton le plus naturel, il demanda au garde la permission de se rendre au petit endroit. Mais on ne le vit pas revenir. Le tribunal attendit quelques instants, puis, comme il ne réapparaissait pas, enregistra sa disparition ; son avocat, M. Adrien Pol, constata que c'était là un client qui comptait plus sur la voie de la fuite que sur la voie de son défenseur. Le tribunal avait condamné Danet à cinq ans de prison par défaut. Elle l'a, une fois encore, condamné à cinq ans. Mais, cette fois, par défaut de surveillance.



Clair Danet est un virtuose de l'évasion.

**Dimanche** Le soldat Bertrand Chauvet, rendu à la vie civile le 6 octobre dernier, se croyait, du même coup, libéré de toutes marques extérieures de respect. Il fêta sa libération, à Biarritz, par un bon déjeuner. Mis en gaité, il envoya à son ancien sergent-chef, après le rôt, sous la forme d'une carte postale représentant deux vaches béarnaises, le poulet suivant : « La ressemblance m'a frappé. Elles ont cependant l'air plus intelligentes, bien que ce soient des vaches. » Propos d'étable plutôt que propos de table. La carte amusa beaucoup la compagnie mais fâcha tout rouge le sergent-chef qui porta plainte. C'est pourquoi Chauvet comparait devant le tribunal militaire de Paris pour avoir, trop jeune civil, tenu des propos incivils. Le tribunal militaire l'a condamné à trois mois de prison avec sursis. Mais, à propos, pourquoi, à titre de réciprocité, les parents ne portent-ils pas plainte quant, à l'arrivée de leur fils, le sergent-chef l'accueille en s'écriant : « Qu'est-ce que c'est encore que cet enfant de cochon ? »



La carte postale représentait deux belles vaches.

Athènes  
(de notre correspondant particulier).

Le 20 novembre dernier, à dix heures du matin, le garde-infirmier de service de l'asile d'aliénés de Corfou s'arrêta devant la porte de la cellule. C'était une femme qui l'occupait. Elle était inscrite sous le matricule 83. Il s'agissait d'une ancienne condamnée à mort, dont la peine avait été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité, et qui, devenue démente, avait dû être internée par la suite.

Le gardien sursauta : assise sur sa paille, un crayon à la main, la folle écrivait. Or, lorsqu'on l'avait inscrite sur le registre de l'asile, on avait mentionné : *Complètement illettrée, ne sait ni lire ni écrire.*

La femme avait déjà couvert plusieurs feuillets d'une écriture fine et serrée.

— Laissez-la écrire tout ce qui lui plaira, déclara le directeur de l'asile à qui l'on rapportait le fait. Au besoin, donnez-lui un épais cahier.

Ce cahier — à couverture rouge — on le confisqua dès qu'il fut plein de ces petites lignes noires. Et c'est ainsi que l'on connut, dans toute son horreur, l'histoire de Tamara-la-Circassienne.



Novembre 1928. Le 12 de ce mois, devant la Cour d'assises d'Athènes comparait Tamara Colombova, réfugiée russe, née à Tiflis.

C'était une belle fille de vingt-cinq ans, à la chevelure de feu, à la poitrine opulente. Accusée d'avoir assassiné ou fait assassiner, de 1924 à 1927, sept hommes qui furent ses amants successifs, elle fut condamnée à mort. On n'exécute plus les femmes en Grèce, mais, pour Tamara, il fut question de rétablir la loi tombée en désuétude. On réclama la plus grande rigueur pour la criminelle. En fin de compte, elle n'échappa au bourreau que de justesse.

A l'instruction, devant le tribunal, elle avait nié. Un seul système de défense : *Je suis innocente de la mort de ces hommes !*

A l'avocat qu'on lui avait nommé d'office, elle interdit, dès le début de l'audience, de s'occuper de son affaire :

— Je répondrai aux questions que me posent le président et le ministère public. Je n'ai pas besoin de plaidoiries en ma faveur.

Après la condamnation, le mystère resta entier.

Ici, une constatation troublante. *Les sept amants de Tamara qui avaient été assassinés étaient tous des Chinois.* Ouvriers jaunes ve-

Dans une église abandonnée, entourée de cyprès, Tamara était devenue la prêtresse d'un culte étrange.

Maintenant, celle qui fut Tamara, la superbe Circassienne, n'est plus qu'une douce folle vieillie avant l'âge.



# LA CANNIB



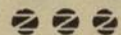
nus on ne sait d'où ; hommes de la mer oubliés par quelque cargo au Pirée ; petits vendeurs d'objets de laque ; anciens coolies de Changhai ou de Canton, échoués là après maintes pérégrinations à travers le monde.

Pourquoi Tamara choisissait-elle ses amants parmi ces hommes au faciès écrasé, aux yeux bridés, aux âmes étranges ? Il ne manquait pas cependant, sur les quais du port, dans les docks, sentant la caroube et la vanille, de gaillards à peau blanche, aux larges épaules, aux bras puissants, qui eussent pu aimer autant que d'autres cette fille, forte et saine. Des Grecs, des Italiens, des Levantins, des Russes, des gens blonds et pâles venus des terres nordiques et des matelots bistrés et cuits par les soleils d'Orient.

Tous les amants de Tamara se ressemblaient. C'est peut-être ce que voulait cette femme. Au fait, ses victimes, ainsi, restaient difficiles à identifier. L'instruction ne put jamais éclaircir ce point.

Lorsque Tamara Colombova vint en Grèce, chassée par la tourmente bolchevique, elle n'avait que quinze ans. C'était encore une fille sage, quoique déjà trop formée pour son âge. Elle s'installa avec d'autres réfugiés russes dans un quartier éloigné du Pirée, à Drapetzone, où on leur céda des baraques de bois et où on leur distribua des bons de soupe pour plusieurs mois. On la retrouva, quelques années plus tard — la fillette était devenue une superbe femme — à la tête d'une espèce de communauté, mi-religieuse, mi-occulte, à laquelle n'appartenaient que

des réfugiés du Caucase, une cinquantaine en tout. Certes, il se passait d'étranges choses dans ce petit couvent qui groupait quelques masures autour d'une chapelle délabrée, construite sur un petit promontoire rocheux piqué de cyprès noirs. Cependant les autorités ne firent aucune objection à Tamara et à ses compatriotes et leur laissèrent toute liberté pour célébrer leurs étranges fêtes rituelles qui dégénéraient souvent en orgie et que présidait, vêtue d'ornements précieux, la grande prêtresse Tamara, la Circassienne aux cheveux de cuivre et aux yeux de diamant.



Le jour de la Saint-Constantin — le 21 mai 1926 — un peu avant midi, un homme pénétra dans le commissariat de police du Pirée et vint s'abattre devant le bureau du brigadier. Il avait le crâne horriblement fendu. Le sang éclaboussa le plancher. C'était un de ces Chinois anonymes dont la police ne connaît rien, sauf que tous ont le même visage, le même regard voilé de mystère et les mêmes manières soumises et respectueuses. Celui-ci se nommait Li-Hou-Tsi.

— Elle m'appelait aussi Kollia, bégaya-t-il.

Qui ? La Tamara, parbleu ! dont il était l'amant.

— Elle voulait que je porte un nom chrétien, déclara-t-il. Ainsi, pour tous ses amants. Puis elle les tuait...

Et il raconta son histoire. Il était, lui,

On ne trouva rien à l'endroit où la folle déclara avoir enfoui les ossements de ses amants assassinés. Mais la terre avait été fraîchement remuée par des inconnus.



**SALE**

Elle choisissait ses victimes : Yan-Tso-Lin, Li-Hou-Tsi, Fou-Pei-Hi (ci-dessus, de gauche à droite) et les autres, parmi les Chinois du port.

ne capitale, eut été prononcé, elle se leva et, dans le silence le plus profond, cria :

— Je n'ai pas tué. J'AI OBÉ!

C'était un aveu tout de même.

Puis sa peine fut commuée. Enfin, un beau matin, on l'amena à l'asile de Corfou. Et c'est sur une folle que se referma le lourd portail : une folle qui portait au fond de sa poitrine le lourd secret de son horrible forfait.



Ce fut à la lecture du cahier rouge que l'on comprit. Et cette révélation fut si terrible que le Parquet d'Athènes — à qui on avait transmis le document — ordonna qu'on le brûlât immédiatement. Pourtant, j'ai pu le lire avant qu'on ne le livrât aux flammes. Maintenant, les effroyables secrets de Tamara ne sont plus qu'un petit tas de cendres grises, mais jamais je n'oublierai la confession terrifiante de la Circassienne.

« Je suis une folle, une démente ; je le sais. MAIS CECI EST QUAND MÊME LA VÉRITÉ. »

C'est par ces lignes que commencent les révélations de Tamara. Voici maintenant, par bribes, l'histoire aux détails monstrueux. Je ne donnerai ici, de ce que j'ai lu dans le cahier de la Tamara, que ce qui est absolument nécessaire, indispensable, pour faire deviner quel être épouvantable fut cette femme.

« Je suis bien Tamara Colombova, fille de Nikita, le cosaque Tcherkess, et de Sonia Alexandrovna, la Kirguise... Les Visages Jaunes ! Oh ! la douceur de mes caresses... La douceur ineffable du sang chaud qui coule de ces trous béants. La douceur d'enfoncer mes dents aiguës et blanches dans la chair jaune ensanglantée... Oh ! la douceur ineffable !... »

« Shoura, puis Sacha, puis Ilitch, puis Yaïnka, puis Vankof, puis Gritchka, puis Kollia — tous des visages jaunes, des Mongols abhorrés ! Tous morts. Mon père, ma sainte mère, je vous ai obéi !... Misha, celui qui devait être le huitième, a arrêté le chapelet qui ne devait jamais finir. Qu'une autre que moi vienne au monde maintenant et enfonce la lame sacrée dans la nuque jaune du cinquième amant agenouillé. Moi, j'ai fait ce qu'il était écrit que je fesse... »

Cauchemar de folle, ces cinquante hommes qu'elle aurait possédés et tués l'un après l'autre si on l'avait laissé faire ? Peut-être... N'oublions pas cependant qu'elle en a tué sept !

« Il faut être de chez nous, il faut être Kirguise, pour comprendre la haine du Jaune ! Notre livre l'ordonne : deux hommes de leur race pour un de la nôtre. Ma mère me l'a fait jurer sur son lit de mort. Pour venger nos pères, dont ils ont bu le sang, arraché les chairs, je leur boirai le sang, je leur arracherai les chairs. Je les ai arrachées, j'ai bu le sang. J'AI MORDU DANS LA VIANDE FUMANTE ! Oh ! l'extrême douceur de ce festin !... L'extrême volupté de ces lambeaux sanguinolents de chair masculine, arrachés à leurs corps !... Ainsi avaient fait leurs pères sur nos pères. »

Il n'y a plus d'erreur possible. Nous sommes en pleine Asie, il y a deux siècles. Mongols et Kirguises du Caucase, le soir de la bataille, se partageaient les cadavres des vaincus et les dévoraient. Tamara, la démente, se souvint un jour, lorsque la folie fit chavirer sa cervelle, qu'elle était Circassienne et Kirguise. Elle sentit remonter en elle, du fond des siècles, les haines ancestrales, sourdre d'immondes appétits, flamber son étrange âme d'Asiatique. Et elle fit ce qu'elle devait faire. Elle trouva une étrange volupté à haïr ces hommes qui la possédaient,

au soir d'amour, quand le crépuscule jetait du safran dans le ciel et des violettes sur les montagnes ; elle frémissait de plaisir ensuite à les tuer, à les dépecer, à dévorer leur chair encore vivante.

« Oh ! les délices ineffables de ces chairs douces et tendres. »



« ... J'ai déposé les ossements décharnés dans une cachette, sous les quatre rocs... »

C'est par cette phrase que finissait le cahier rouge de Tamara Colombova. Cette ignoble confession où se mêlaient les cris d'un érotisme démentiel, d'une jouissance sadique et d'un patriotisme exacerbé se terminait sur cette vision d'ossements broyés, enterrés en cachette par une nuit sans lune, sous quelques pierres cuites par la chaleur.

Le parquet d'Athènes hésita à faire opérer des recherches, mais l'opinion publique réclama : elle voulait la lumière complète sur cette affaire. Les journaux avaient parlé à mots couverts des révélations de la folle, malgré les consignes formelles des autorités. Il fallut se rendre. Il fut décidé que, le 5 décembre, une armée de fossoyeurs se rendrait au couvent de la Circassienne pour y opérer des fouilles.

Dans la cour même de l'église, on découvrit les quatre rocs — quatre énormes pierres grises, près d'un petit bois de lauriers-roses. On fouilla partout, on ne découvrit rien.

« Tamara Colombova a menti », déclara le communiqué officiel des enquêteurs.

Non, la cannibale n'a pas menti. J'ai vu l'un des fossoyeurs qui avait participé aux recherches.

— Il était impossible de rien trouver, me dit-il, car on était venu avant nous pour déterrer les cadavres.

Et j'ai entendu, le soir, dans une auberge d'un de ces petits hameaux misérables qui se tassent dans l'ombre de la colline, d'étranges récits.

— Hier, au crépuscule, disait un paysan, j'ai vu des ombres noires monter vers la vieille chapelle. Les pierres du chemin roulaient sous leurs pieds. Et, toute la nuit, on a entendu des bruits de pioches et des râlements de pelles...

C'était bien ça : la veille du jour où devaient s'opérer les fouilles judiciaires, on avait pénétré dans le couvent maudit pour soustraire les restes des victimes de la Circassienne.

Qui ? Le dernier amant ? Les étranges fidèles de l'église ? La police elle-même, désireuse de laisser le mystère entier, plutôt que

de révéler au monde épouvanté l'horrificante réalité ?

On ne sait. Misha, le dernier amant, a disparu d'Athènes, dès que les journaux parlèrent des révélations de Tamara. Les fidèles du Tcherkess se sont dispersés comme un vol de feuilles. Tamara, vieillie par sa démenche, promène sa silhouette tragique à travers l'asile de Corfou. Celle qui avait poursuivi de sa haine la race des fils du Ciel s' imagine maintenant être une princesse chinoise et s'appelle Ye-Hi-Fou-Pei : Fleur-Bleue-des-Grands-Lacs.

J.-P. ARGOS.

A ce cadavre, il manquait la main droite, comme à tous les autres.





Valentin Aleya se prit bientôt à aimer son nouveau quartier bordé par les pittoresques maisons de la joie, et d'où l'on découvrirait la vieille tour Saint-Jacques.

# L' HOMME

interdits de séjour qu'on repousse de tous côtés comme des hôtes indésirables peuvent y trouver un abri. Ils y viennent de préférence. La frontière est à trente kilomètres. On peut facilement, pour passer en Espagne, emprunter les sentiers de chèvres que les gendarmes ont peu l'habitude de fréquenter. Le coup fait, on est vite en sûreté. Et la vie est si facile, de l'autre côté des Pyrénées !

Aleya a-t-il eu quelques accointances avec le « milieu » de Perpignan ? S'agit-il d'une de ces mystérieuses vengeances qui restent des secrets derrière des lèvres closes ?

Crime politique ?  
Crime passionnel ?  
Règlement de comptes ?  
On ne sait rien de précis.

Sur le veston du mort, les enquêteurs ont découvert, à demi enroulé autour d'un bouton, un long cheveu de femme. On a précieusement mis ce cheveu de côté.

Sera-t-il le fil d'Ariane qui, dans les ténèbres de cette affaire, conduira les policiers jusqu'à la vérité ?

Ferdinand GRÉZAUD.

On identifia bientôt l'homme de la route. Il se nommait Aleya Valentin. C'était un Espagnol.

— Un brave homme rangé, sérieux, travailleur, sympathique quoique assez mystérieux, disaient de lui quelques Perpignans qui le connaissaient.

— Un joueur, un noceur, un pervers, ripostaient quelques autres. Il n'était pas tendre pour sa femme...

Mais les Espagnols sont-ils jamais tendres pour leurs épouses ?

Là-bas, de l'autre côté des montagnes rousses qui alignent leurs croupes, sitôt éteints les feux de joie des « bodas », sitôt muettes les guitares, sitôt fanées les croix de roses et les couronnes de dahlia, celle qui avait été la « novia » adorée comme une Vierge n'est plus, trop souvent, que la servante dans la maison de son maître, la femme de charge que les durs travaux mé-

venir habiter au 20 de la rue de l'Anguille.

Ce quartier était plus gai. On entendait souvent, le soir, cascader les pianos mécaniques des maisons closes et éclater les rires aigus des femmes. Cette atmosphère plaisait à Aleya et, dans sa solitude, apportait un apaisement à son amère déconvenue.

Maçon de son métier, il avait la réputation d'être habile. Il travaillait avec acharnement pour oublier sa peine et faisait les yeux doux aux ouvrières des fabriques voisines dans l'espoir de retrouver une compagne.

Puis, ce fut la crise. A ce moment-là, Aleya qui ne payait plus le loyer de sa chambre, commença à faire de nombreux voyages de l'autre côté de la montagne, dans cette Espagne qui s'apaisait à peine d'une révolution récente.

Et la mort était venue le chercher, lui qui, malgré toutes les apparences, attendait toujours le retour de l'infidèle...

Mort mystérieuse. Mort atroce. L'homme de la route avait été étranglé.

# DE LA

nagers et les maternités successives alourdiront, enlaidiront peu à peu.

Est-ce pour se libérer d'un semblable destin que la femme de Aleya Valentin disparut, un soir ? On sut qu'elle s'était enfuie avec un jeune Perpignans qui, depuis longtemps, l'entourait de murmures de tendresse et d'humbles prières.

L'Espagnol habitait alors, au 11 de la rue Montesquieu, une humble maisonnette plaquée contre un immense mur de briques roses, dans ce quartier pittoresque où les baraques de bois des nomades, toutes sonores de cris d'enfants et d'aboiements de chiens, voisinaient avec les anciens fortins des murailles dressées par Vauban tout autour de la ville pour la protéger.

Cet abandon parut le frapper beaucoup.

Il devint taciturne. Le petit logis, où le désordre et la poussière estompaient peu à peu les souvenirs de la vie passée, lui devint insupportable. Il déménagea pour

Comment Aleya Valentin a-t-il été assassiné ? L'enquête apporta quelques précisions troublantes. Il apparut nettement qu'il n'y avait pas eu lutte sur l'emplacement où l'on avait découvert le cadavre. Le corps fut amené là après la mort, soit à l'aide d'une auto, soit sur un charriot. Il semble impossible qu'un homme qui risquait à tout instant de croiser sur la route un voyageur ou un chemineau ait osé apporter sur son dos le cadavre de sa victime.

Le médecin légiste, après avoir relevé diverses ecchymoses sur le corps de la victime, constata un large éclatement de la boîte crânienne. L'os frontal et le pariétal étaient en outre largement fendus.

Aleya Valentin avait été violemment frappé sur la tête à l'aide d'une barre de fer, puis étranglé.

Pourquoi l'Espagnol a-t-il été aussi sauvagement tué ? Quelques-uns de ses compagnons de travail affirment qu'il appartenait à un groupement extrémiste d'Espagne. Allait-il chercher des ordres auprès des dirigeants de son parti toutes les fois qu'il se rendait dans son pays ? Lui confiait-on alors de mystérieuses missions qu'il se hâtait d'accomplir, et revenait-il précipitamment en France pour échapper aux représailles possibles ? A-t-il été victime d'ennemis politiques qui auraient passé la frontière pour venir se venger ? A-t-il failli aux ordres du parti et est-ce pour le punir de sa défection qu'une nuit il fut exécuté sauvagement et traîné sur la route ?

Crime passionnel semble, au contraire, penser le Parquet de Perpignan. Aleya était un coqueur de femmes, bien qu'il ne parlât jamais de ses conquêtes ni ne se vantât de ses bonnes fortunes. A-t-il été surpris, au cours d'un rendez-vous nocturne auprès de quelque maîtresse, par un mari ou un amant jaloux ? Les Catalans sont intransigeants sur la question d'honneur et féroces dans leur jalousie.

Perpignan est une ville libre. C'est-à-dire que les

Perpignan (de même correspondant particulier).

Le jour serait bientôt là... Sur la route qui mène de Lassus à Perpignan, la camionnette filait à toute allure. Un brouillard léger, lumineux presque, ouatait la campagne, et les énormes platanes aux troncs tachetés de larges plaques livides défilaient en ordre le long du grand ruban de bitume.

Soudain, les phares de la voiture se fixèrent sur une masse sombre qui reposait sur le côté gauche de la route. Les freins grincèrent ; l'auto stoppa en gémissant à deux mètres. Le conducteur, M. Delhorte — un maraîcher qui se rendait à la ville pour y vendre ses légumes — descendit de sa voiture et s'approcha.

Un homme était étendu sur la route. Immobile. D'une immobilité qui, sous la lumière bleue du petit matin qui montait en frissonnant dans la brume, lui donnait l'apparence d'une statue de marbre. De petite taille, correctement vêtu, il était allongé près du fossé, les bras collés au corps, une jambe légèrement repliée.

— Encore la victime d'un chauffard, grommela l'automobiliste.

Il se pencha davantage pour examiner le cadavre. Constatations troublantes : le visage était tuméfié, la langue pendait, les yeux semblaient à demi sortis de leurs orbites. Une expression d'épouvante et de souffrance avait tordu les traits du malheureux. Les pieds étaient entourés d'une cordelette.

— Diable ! murmura le maraîcher en se grattant la tête. On dirait un crime.

Un crime ! Un crime !... L'idée devint tellement obsédante que l'homme bondit dans sa voiture, débraya et, appuyant sur l'accélérateur, fonça à travers Perpignan.

Il était sept heures du matin lorsque M. le procureur du Parquet fut réveillé.

Le cadavre de l'inconnu fut rapidement identifié : il s'agissait de l'Espagnol Aleya.

# ROUTE



Après le départ de sa femme, il abandonna le 11 rue Montesquieu pour aller loger 20, rue de l'Anguille (ci-dessous).



Il apparut aux enquêteurs qu'il n'y avait pas la moindre trace de lutte sur l'emplacement où gisait le mort.



# CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,  
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou aux carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 87.603 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 87.609 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 87.615 : Carrières administratives.

Broch. 87.621 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 87.627 : Emplois réservés.

Broch. 87.633 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 87.639 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 87.645 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 87.651 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, espéranto. — Tourisme.

Broch. 87.657 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 87.663 : Marine marchande.

Broch. 87.668 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 87.674 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aqua-relle, métiers d'art, professorats).

Broch. 87.680 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 87.686 : Journalisme, secrétariats. Eloquence usuelle. Rédaction littéraire.

Broch. 87.692 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 87.698 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.



**COURS PRATIQUE DE MAGNÉTISME D'HYPNOTISME ET D'INFLUENCE PERSONNELLE**

du Professeur BLAIVE

Professé en six fascicules mensuels à 20 francs.

Pour la première fois, voici une application essentiellement PRATIQUE de MAGNÉTISME, d'HYPNOTISME et d'INFLUENCE PERSONNELLE : ce Cours est de premier plan, écrit dans un style sobre, clair et précis, s'adressant tout particulièrement à tous ceux qui veulent réussir, quel que soit le domaine choisi. Ce cours est une véritable arme morale, d'autant plus redoutable qu'elle agit à l'insu de ceux qui sont obligés de la subir. Le mérite de l'Auteur est d'orienter son enseignement vers le perfectionnement humain. Ce perfectionnement est à tous points de vue étroitement lié au perfectionnement de l'individu auquel une éducation sérieuse de la VOLONTÉ et du POUVOIR PERSONNEL, contrôlés par la conscience morale, assurent les plus belles réussites dans la vie.

Notice gratuite sur demande.

Ecrire : Professeur BLAIVE, 9, rue Honoré-Chevalier, Paris-VI<sup>e</sup>.

200 fr. le mille, adresses à copier p. enveloppes, travail assuré tout l'an. Manuf. Vulcan, 2, Lyon.

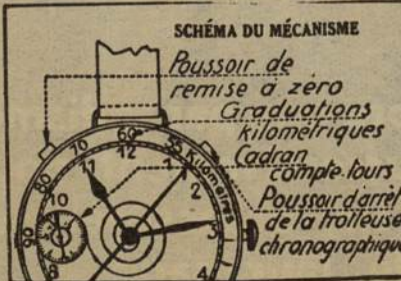
20 F. le 100 adrs. à copier à la main et gros gains à Corr. sans frais. Modèle trav. gratis. Ets Spirex Biarritz.

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?  
**CONSULTEZ** Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaillée, diplômée, 78, av. des Ternes, Paris, l à 7 h. sauf samedi et dim.

Sage-Fem. 1<sup>re</sup> cl. Pension. Consult. tte hre d'Amsterdam, Paris (9<sup>e</sup>).

## CHRONOSPORT 1935

Comme précédemment :  
1° La montre indispensable pour l'heure  
2° L'aiguille chronographique donnant temps et vitesses



Mais encore désormais :

- 3° Un poussoir d'arrêt de l'aiguille chronographique
- 4° Un cadran compte-tours totalisateur
- 5° Un poussoir de REMISE A ZÉRO

C'EST UN VÉRITABLE TACHYMÈTRE

Garanti 5 ans. Échange admis. Env. contre Remboursement

Montre form. mode avec Brace et cuir large. . . . . **45 FR.**

Modèle luxe chromé. . . . . 55 Fr.

Chronosport de Poche 20 et 26 fr.

**USINES EV LYNDA MORTEAU** près Besançon

Dépot à Paris : 75, rue Lafayette

Mètre : Cadet - Gares : Nord, Est et Saint-Lazare

## ALMANACH

EN VENTE PARTOUT

C'est un véritable volume de librairie fortement relié sous une couverture pleine toile imprimée en dorure. Il comporte 350 pages d'une lecture toujours intéressante, des renseignements généraux, des conseils pratiques, des itinéraires, des chroniques scientifiques et artistiques.

PRIX : 10 FRANCS

## ITROËN

EN VENTE PARTOUT

## CHRONOSPORT 1935

Comme précédemment :  
1° La montre indispensable pour l'heure  
2° L'aiguille chronographique donnant temps et vitesses



Mais encore désormais :

- 3° Un poussoir d'arrêt de l'aiguille chronographique
- 4° Un cadran compte-tours totalisateur
- 5° Un poussoir de REMISE A ZÉRO

C'EST UN VÉRITABLE TACHYMÈTRE

Garanti 5 ans. Échange admis. Env. contre Remboursement

Montre form. mode avec Brace et cuir large. . . . . **45 FR.**

Modèle luxe chromé. . . . . 55 Fr.

Chronosport de Poche 20 et 26 fr.

**USINES EV LYNDA MORTEAU** près Besançon

Dépot à Paris : 75, rue Lafayette

Mètre : Cadet - Gares : Nord, Est et Saint-Lazare

200 fr. le mille, adresses à copier p. enveloppes, travail assuré tout l'an. Manuf. Vulcan, 2, Lyon.

20 F. le 100 adrs. à copier à la main et gros gains à Corr. sans frais. Modèle trav. gratis. Ets Spirex Biarritz.

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?  
**CONSULTEZ** Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaillée, diplômée, 78, av. des Ternes, Paris, l à 7 h. sauf samedi et dim.

Sage-Fem. 1<sup>re</sup> cl. Pension. Consult. tte hre d'Amsterdam, Paris (9<sup>e</sup>).

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou aux carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 87.603 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 87.609 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 87.615 : Carrières administratives.

Broch. 87.621 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 87.627 : Emplois réservés.

Broch. 87.633 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 87.639 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 87.645 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 87.651 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, espéranto. — Tourisme.

Broch. 87.657 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 87.663 : Marine marchande.

Broch. 87.668 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 87.674 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aqua-relle, métiers d'art, professorats).

Broch. 87.680 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 87.686 : Journalisme, secrétariats. Eloquence usuelle. Rédaction littéraire.

Broch. 87.692 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 87.698 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou aux carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 87.603 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 87.609 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 87.615 : Carrières administratives.

Broch. 87.621 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 87.627 : Emplois réservés.

Broch. 87.633 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 87.639 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 87.645 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 87.651 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, espéranto. — Tourisme.

Broch. 87.657 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 87.663 : Marine marchande.

Broch. 87.668 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 87.674 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aqua-relle, métiers d'art, professorats).

Broch. 87.680 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 87.686 : Journalisme, secrétariats. Eloquence usuelle. Rédaction littéraire.

Broch. 87.692 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 87.698 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou aux carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 87.603 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 87.609 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 87.615 : Carrières administratives.

Broch. 87.621 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 87.627 : Emplois réservés.

Broch. 87.633 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 87.639 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 87.645 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 87.651 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, espéranto. — Tourisme.

Broch. 87.657 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 87.663 : Marine marchande.

Broch. 87.668 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 87.674 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aqua-relle, métiers d'art, professorats).

Broch. 87.680 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 87.686 : Journalisme, secrétariats. Eloquence usuelle. Rédaction littéraire.

Broch. 87.692 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 87.698 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou aux carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 87.603 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 87.609 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 87.615 : Carrières administratives.

Broch. 87.621 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 87.627 : Emplois réservés.

Broch. 87.633 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 87.639 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 87.645 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 87.651 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, espéranto. — Tourisme.

Broch. 87.657 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 87.663 : Marine marchande.

Broch. 87.668 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 87.674 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aqua-relle, métiers d'art, professorats).

Broch. 87.680 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 87.686 : Journalisme, secrétariats. Eloquence usuelle. Rédaction littéraire.

Broch. 87.692 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 87.698 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou aux carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 87.603 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 87.609 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 87.615 : Carrières administratives.

Broch. 87.621 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 87.627 : Emplois réservés.

Broch. 87.633 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 87.639 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 87.645 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 87.651 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, espéranto. — Tourisme.

Broch. 87.657 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 87.663 : Marine marchande.

Broch. 87.668 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 87.674 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aqua-relle, métiers d'art, professorats).

Broch. 87.680 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 87.686 : Journalisme, secrétariats. Eloquence usuelle. Rédaction littéraire.

Broch.



## LA CANNIBALE

Par haine de la race jaune plus encore que par sadisme, une splendide Circassienne prit successivement pour amants sept Chinois qu'elle fit assassiner et mutiler, pour se repaître de leur sang.

(Lire, pages 12 et 13, la dramatique enquête de notre correspondant particulier d'Athènes, J.-P. ARGOS.)